parlé pour le bien commun, sans aucun souci du reste. Si l'ouvrage étoit rebuté, tant pis pour ceux qui n'en vouloient pas profiter. Pour moi je n'avois pas besoin de leur approbation pour vivre. Mon métier pouvoit me nourrir si mes livres ne se vendoient pas, & voilà précisément ce qui les faisoit vendre.

Ce fut le 9 Août 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter; car je ne compte pas pour habitation quelques courts séjours que j'ai fait depuis, tant à Paris qu'à Londres & dans d'autres villes, mais toujours de passage, ou toujours malgré moi. Mad. D'....y vint nous prendre tous trois dans son carosse; son fermier vint charger mon petit bagage, & je sus installé dès le même jour. Je trouvai ma petite retraite arrangée & meublée

LIVRE IX. 38

meublée simplement, mais proprement & même avec goût. La main qui avoit donné ses soins à cet ameublement le rendoit à mes yeux d'un prix inestimable, & je trouvois délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maison de mon choix qu'elle avoit bâtie exprès pour moi.

Quoiqu'il fit froid & qu'il y eut même encore de la neige, la terre commençoit à végéter; on voyoit des violettes & des prime-vères, les bourgeons des arbres commençoient à poindre, & la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre dans un bois qui touchoit la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation je me croyois encore dans la rue Grenelle, quand tout-à-coup ce ramage me fit tressaillir,

Tome III. Bb

& je m'écriai dans mon transport: enfin tous mes vœux font accomplis. Mon premier soin fut de me livrer à l'impression des objets champêtres dont j'étois entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, & il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus j'examinois cette charmante retraite, plus je la sentois faite pour moi. Ce lieu folitaire plutôt que fauvage me transportoit en idée au bout du monde. Il avoit de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes, & jamais en s'y trouvant transporté tout d'un coup on n'eut pu se croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon

LIVRE IX. 387 délire champêtre, je songeai à ranger mes paperasses & à régler mes occupations. Je destinai, comme j'avois toujours fait, mes matinées à la copie, & mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livret blanc & de mon crayon: car n'ayant jamais pu écrire & penser à mon aise que sub dio, je n'étois pas tenté de changer de méthode, & je comptois bien que la forêt de Montmorency qui étoit presque à ma porte, seroit désormais mon cabinet de travail. J'avois plusieurs écrits commencés; j'en fis la revue. J'étois assez magnifique en projets, mais dans les tracas de la ville l'exécution jusqu'alors avoit marché lentement. J'y comptois mettre un peu plus de diligence quand j'aurois moins de distraction. Je crois avoir assez bien rempli cette attente, & pour un homme sou-Bb 2

vent malade, souvent à la C.....e, à E....y, à Eaubonne, au château de Montmorency, souvent obsédé chez lui de curieux désœuvrés, & toujours occupé la moitié de la journée à la copie, si l'on compte & mesure les écrits que j'ai faits dans les six ans que j'ai passés tant à l'Hermitage qu'à Montmorency, l'on trouvera je m'assure, que si j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oisiveté.

Des divers ouvrages que j'avois fur le chantier, celui que je méditois depuis long-temps, dont je m'occupois avec le plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma vie, & qui devoit, felon moi, mettre le fceau à ma réputation, étoit mes *Institutions politiques*. Il y avoit treize à quatorze ans que j'en avois conçu la première idée,

Livre IX. lorsqu'étant à Venise j'avois eu quelqu'occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude historique de la morale. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, & que, de quelque façon qu'on s'y prît, aucun peuple ne seroit jamais que ce que la nature de son gouvernement le feroit être; ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible me paroissoit se réduire à celle-ci: Quelle est la nature de gouvernement propre à former un peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens? J'avois cru voir que cette question tenoit de bien près à cette autre-ci, si même elle en étoit différente: Quel est le

Bb 3

gouvernement qui par sa nature se tient toujours le plus près de la loi? De-là, qu'est-ce que la loi? & une chaîne de questions de cette importance. Je voyois que tout cela me menoit à de grandes vérités, utiles au bonheur du genre humain, mais surtout à celui de ma patrie, où je n'avois pas trouvé dans le voyage que je venois d'y faire les notions des lois & de la liberté assez justes, ni assez nettes à mon gré, & j'avois cru cette manière indirecte de les leur donner, la plus propre à ménager l'amourpropre de ses membres, & à me faire pardonner d'avoir pu voir làdessus un peu plus loin qu'eux.

Quoiqu'il y eût déjà cinq ou six ans que je travaillois à cet ouvrage, il n'étoit encore guère avancé. Les livres de cette espèce demandent de la méditation, du loisir, de la tranquillité. De plus, je faisois celui-là, comme on dit, en bonne fortune, & je n'avois voulu communiquer mon projet à personne, pas même à Diderot. Je craignois qu'il ne parut trop hardi pour le siècle & le pays où j'écrivois, & que l'effroi de mes amis (*) ne me gênât dans l'exécution. J'ignorois encore s'il seroit fait à temps, & de manière à pouvoir paroître de mon vivant. Je voulois pouvoir sans contrainte donner à mon sujet tout ce qu'il me demandoit; bien sûr que,

Bb 4

^(*) C'étoit surtout la sage sévérité de Duclos qui m'inspiroit cette crainte : car pour Diderot, je ne sais comment toutes mes conférences avec lui tendoient toujours à me rendre satyrique & mordant plus que mon naturel ne me portoit à l'être. Ce sut cela même qui me détourna de le consulter sur une entreprise où je voulois mettre uniquement toute la force du raisonnement, sans aucun vestige d'humeur & de partialité. On peut juger du ton que j'avois pris dans cet ouvrage, par celui du Contrat Social qui en est tiré.

n'ayant point l'humeur satyrique, & ne voulant jamais chercher d'application, je serois toujours irrépréhensible en toute équité. Je voulois user pleinement, sans doute, du droit de penser que j'avois par ma naissance; mais toujours en respectant le gouvernement sous lequel j'avois à vivre, sans jamais désobéir à ses lois, & très - attentif à ne pas violer le droit des gens, je ne voulois pas non plus renoncer par crainte à ses avantages.

J'avone même qu'étranger & vivant en France, je trouvois ma position très-favorable pour oser dire la vérité; sachant bien que continuant comme je voulois saire à ne rien imprimer dans l'Etat sans permission, je n'y devois compte à personne de mes maximes & de leur publication partout ailleurs,

LIVRE IX. 393 l'aurois été bien moins libre à Genève même, où, dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés, le magistrat avoit droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette confidération avoit beaucoup contribué à me faire céder aux instances de Mde. D'....y, & renoncer au projet d'aller m'établir à Genève. Je sentois, comme je l'ai dit dans l'Emile, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les compofer dans fon fein.

Ce qui me faisoit trouver ma position plus heureuse étoit la persuasion où j'étois, que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de fort bon œil, se feroit un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille. C'étoit, ce me sembloit, un trait de 394 LES Confessions.

politique très-simple & cependant très-adroite, de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher; puisque si l'on m'eut chassé de France, ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire; mes livres n'auroient pas moins été faits, & peut-être avec moins de retenue; au lieu qu'en me laissant en repos on gardoit l'auteur pour caution de ses ouvrages, & de plus, on effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'événement, que ma confiance m'a trompé, pourroient bien se tromper euxmêmes. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte, mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se sou-

LIVRE IX. cioit très-peu de l'auteur, mais on vouloit perdre Jean - Jaques, & le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits, étoit l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'enjambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs, je sais seulement que si mes principes manifestés avoient dû m'attirer les traitemens que j'ai soufferts, j'aurois tardé moins long-temps à en être la victime, puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont manifestés avec le plus de hardiesse, pour ne pas dire d'audace, avoit paru avoir son effet, même avant ma retraite à l'hermitage, sans que personne eut songé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à empêcher feulement la publication de l'ouvrage en France, où il se

vendoit aussi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors la nouvelle Héloise parut encore avec la même facilité, j'ose dire avec le même applaudissement, &, ce qui semble même incroyable, la profession de foi de cette même Héloise mourante est exactement la même que celle du vicaire Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le Contrat Social étoit auparavant dans le difcours sur l'inégalité; tout ce qu'il y a de hardi dans l'Emile étoit auparavant dans la Julie. Or ces choses hardies n'excitèrent aucune rumeur contre les deux premiers ouvrages; donc ce ne furent pas elles qui l'excitèrent contre les derniers.

Une autre entreprise à-peu-près du même genre, mais dont le projet étoit plus récent, m'occupoit davantage en ce moment: c'étoit

LIVRE IX. l'extrait des ouvrages de l'abbé de St. Pierre, dont entraîné par le fil de ma narration, je n'ai pu parler jusqu'ici. L'idée m'en avoit été suggérée, depuis mon retour de Genève, par l'abbé de Mably, non pas immédiatement, mais par l'entremise de Mde. D...n, qui avoit une sorte d'intérêt à me la faire adopter. Elle étoit une des trois ou quatre jolies femmes de Paris dont le vieux abbé de St. Pierre avoit été l'enfant gâté, & si elle n'avoit pas eu décidément la préférence, elle l'avoit partagé au moins avec Mde. d'A.....n. Elle conservoit pour la mémoire du bon-homme un respect & une affection qui faisoient honneur à tous deux, & son amour-propre eut été flatté de voir ressusciter par son secrétaire les ouvrages morts-nés de son ami. Ces mêmes ouvrages ne laissoient

pas de contenir d'excellentes choses mais si maldites, que la lecture en étoit difficile à soutenir, & il est étonnant que l'abbé de St. Pierre qui regardoit ses lecteurs comme de grands enfans, leur parlât cependant comme à des hommes, par le peu de soin qu'il prenoit de s'en faire écouter. C'étoit pour cela qu'on m'avoit proposé ce travail comme utile en lui-même, & comme très-convenable à un homme laborieux en manœuvre, mais paresseux comme auteur, qui trouvant la peine de penser trèsfatigante, aimoit mieux en choses de son goût, éclaircir & pousser les idées d'un autre que d'en créer. D'ailleurs en ne me bornant pas à la fonction de traducteur, il ne m'étoit pas défendu de penser quelquefois par moi-même, & je pouvois donner telle forme à mon ou-

LIVRE IX.

vrage, que bien d'importantes vérités y passeroient sous le manteau de l'abbé de St. Pierre, encore plus heureusement que sous le mien. L'entreprise, au reste, n'étoit pas légère : il ne s'agissoit de rien moins que de lire, de méditer, d'extraire vingt-trois volumes, diffus, confus, pleins de longueurs, de redites, de petites vues courtes ou fausses, parmi lesquelles il en falloit pêcher quelques unes, grandes, belles, & qui donnoient le courage de supporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même souvent abandonné si j'eusse honnêtement pu m'en dédire; mais en recevant les manuscrits de l'abbé, qui me furent donnés par son neveu le comte de St. Pierre, à la follicitation de St. Lambert, je m'étois en quelque sorte engagé d'en faire usage, & il falloit ou les rendre

ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que j'avois apporté ces manuscrits à l'Hermitage, & c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes loisirs.

J'en méditois un troisième dont je devois l'idée à des observations faites sur moi-même, & je me sentois d'autant plus de courage à l'entreprendre que j'avois lieu d'espérer de faire un livre vraiment utile aux hommes, & même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, si l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes sont dans le cours de leur vie souvent dissemblables à eux-mêmes. & semblent se transformer en des hommes tout différens. Ce n'étoit pas pour établir une chose aussi connue que je voulois faire un livre:

LIVRE IX. livre: j'avois un objet plus neuf & même plus important. C'étoit de chercher les causes de ces variations, & de m'attacher à celles qui dépendoient de nous pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs & plus sûrs de nous. Car il est, sans contredit, plus pénible à l'honnête - homme de résister à des désirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes désirs dans leur source, s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté résiste une sois, parce qu'il est fort, & succombe une autre fois, parce qu'il est foible; s'il eût été le même qu'auparavant, il n'au-

En sondant en moi-même & en recherchant dans les autres à quoi tenoient ces diverses manières

roit pas fuccombé.

Tome III. Cc

402 LES CONFESSIONS. d'être, je trouvai qu'elles dépendoient en grande partie de l'impression antérieure des objets extérieurs, & que modifiés continuellement par nos sens & par nos organes, nous portions fans nous en appercevoir dans nos idées, dans nos fentimens, dans nos actions mêmes l'effet de ces modifications. Les frappantes & nombreuses observations que j'avois recueillies étoient au dessus de toute dispute, & par leurs principes physiques, elles me paroissoient propres à fournir un régime extérieur qui, varié selon les circonstances, pouvoit mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on sauveroit à la raison, que de vices on empêcheroit de naître, si l'on savoit forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle

LIVRE IX. trouble fi fouvent! Les climats, les faisons, les souleurs, l'obscurité, la lumière, les élémens, les alimens, le bruit, le filence, le mouvement, le repos, tout agit fur notre machine & fur notre ame par conséquent; tout nous offre mille prises presque assurées pour gouverner dans leur origine les sentimens dont nous nous laissons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'esquisse sur le papier, & dont j'espérois un effet d'autant plus sûr pour les gens biens nés qui, aimant fincèrement la vertu, se défient de leur foiblesse, qu'il me paroissoit aisé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'étoit à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre étoit la Morale sensitive, ou le matérialisme du sage. Des distrac-C c 2

tions, dont on apprendra bientôt la cause, m'empêchèrent de m'en occuper, & l'on saura aussi quel sut le sort de mon esquisse, qui tient au mien de plus près qu'il ne sembleroit.

Outre tout cela, je méditois depuis quelque temps un système d'éducation dont Mde. de C....x, que celle de son mari faisoit trembler pour son fils, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faisoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous les autres. Aussi de tous les sujets dont je viens de parler, celui-là est-il le seul que j'ai conduit à sa fin. Celle que je m'étois proposée, en y travaillant, méritoit, ce semble, à l'auteur une autre destinée. Mais n'anticipons pas ici sur ce triste sujet. Je ne serai que trop forcé

LIVRE IX. 405 d'en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des sujets de méditations pour mes promenades: car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis méditer qu'en marchant; sitôt que je m'arrête, je ne pense plus, & ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'étoit mon dictionnaire de musique, dont les matériaux épars, mutilés, informes, rendoient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf. J'apportois quelques livres dont j'avois besoin pour cela; j'avois passé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres qu'on me prêtoit à la bibliothéque du roi, & dont on me permit même d'emporter quelques-uns à l'Her-

mitage. Voilà mes provisions pour compiler au logis, quand le temps ne me permettoit pas de sortir, & que je m'ennuyois de ma copie. Cet arrangement me convenoit si bien, que j'en tirai parti tant à l'Hermitage qu'à Montmorency, & même ensuite à Motiers, où j'achevai ce travail tout en en faisant d'autres, & trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage est un véritable délassement.

Je suivis assez exactement, pendant quelque temps, la distribution que je m'étois prescrite, & je m'en trouvois très-bien; mais quand la belle saison ramena plus fréquemment Mde. D'....y à E...y ou à la C.....e, je trouvai que des soins qui, d'abord, ne me coûtoient pas, mais que je n'avois pas mis en ligne de compte, dérangeoient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que

LIVRE IX. Mde. D'.... y avoit des qualités très aimables : elle aimoit bien ses amis, elle les fervoit avec beaucoup de zèle, & n'épargnant pour eux ni son temps ni ses soins, elle méritoit assurément bien qu'en retour ils eussent des attentions pour elle. Jusqu'alors j'avois rempli ce devoir sans songer que c'en étoit un; mais enfin je compris que je m'étois chargé d'une chaîne dont l'amitié seule m'empêchoit de sentir le poids : j'avois aggravé ce poids par ma répugnance pour les fociétés nombreuses. Mde. D'....y s'en prévalut pour me faire une proposition qui paroissoit m'arranger, & qui l'arrangeoit davantage. C'étoit de me faire avertir toutes les fois qu'elle seroit seule ou à-peu-près. J'y consentis, sans voir à quoi je m'engageois. Il s'ensuivit de - là que je ne lui faisois plus de visite

- Cc 4

à mon heure, mais à la sienne. & que je n'étois jamais sûr de pouvoir disposer de moi-même un seul jour. Cette gêne altéra beaucoup le plaisir que j'avois pris jusqu'alors à l'aller voir. Je trouvai que cette liberté qu'elle m'avoit tant promife, ne m'étoit donnée qu'à condition de ne m'en prévaloir jamais. & pour une fois ou deux que j'en voulus essayer, il y eut tant de messages, tant de billets, tant d'allarmes sur ma fanté, que je vis bien qu'il n'y avoit que l'excuse d'être à plat de lit qui put me dispenser de courir à son premier mot. Il falloit me soumettre à ce joug : je le fis, & même assez volontiers pour un aussi grand ennemi de la dépendance, l'attachement fincère que j'avois pour elle, m'empêchant en grande partie de sentir le bien qui s'y joignoit. Elle remplissoit ainsi

LIVRE IX. tant bien que mal les vides que l'absence de sa cour ordinaire laissoit dans ses amusemens. C'étoit pour elle un fupplément bien mince, mais qui valoit encore mieux qu'une solitude absolue qu'elle ne pouvoit supporter. Elle avoit cependant de quoi la remplir bien plus aisément, depuis qu'elle avoit voulu tâter de la littérature, & qu'elle s'étoit fourrée dans la tête de faire bon gré malgré, des romans, des lettres, des comédies, des contes, & d'autres fadaises comme cela. Mais ce qui l'amusoit n'étoit pas tant de les écrire que de les lire, & s'il lui arrivoit de barbouiller de suite deux ou trois pages, il falloit qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles, au bout de cet immense travail. Je n'avois guères l'honneur d'être au nombre des élus qu'à la faveur de quelque au-

410 LES CONFESSIONS. tre. Seul, j'étois presque toujours compté pour rien en toute chose, & cela non-seulement dans la société de Mde. D'....y, mais dans celle de M. d'H....k, & partout où M. G.... donnoit le ton. Cette nullité m'accommodoit fort partout ailleurs que dans le tête-à-tête, où je ne savois quelle contenance tenir, n'osant parler de littérature, dont il ne m'appartenoit pas de juger, ni de galanterie, étant trop timide & craignant plus que la mort le ridicule d'un vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de Mde. D'....y, & ne m'y seroit peut-être pas venue une seule fois en ma vie, quand je l'aurois passée entière auprès d'elle: non que j'eusse pour sa personne aucune répugnance; au contraire, je l'aimois peut - être trop comme ami pour pouvoir l'aimer comme amant.

LIVRE IX. Je sentois du plaisir à la voir, à causer avec elle. Sa conversation, quoiqu'assez agréable en cercle, étoit aride en particulier; la mienne qui n'étoit pas plus fleurie, n'étoit pas pour elle d'un grand secours. Honteux d'un trop long filence, je m'évertuois pour relever l'entretien, & quoiqu'il me fatiguât fouvent il ne m'ennuyoit jamais. J'étois fort aise de lui rendre de petits soins, de lui donner de petits baisers bien fraternels, qui ne me paroissoient pas plus sensuels pour elle, c'étoit-là tout. Elle étoit fort maigre, fort blanche, de la gorge comme sur ma main. Ce défaut seul eut suffit pour me glacer: jamais mon cœur ni mes foins n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eut pas des tetons, & d'autres causes inutiles à dire m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle.

Ayant ainsi pris mon parti sur un assujettissement nécessaire, je m'y livrai sans résistance, & le trouvai, du moins la première année, moins onéreux que je ne m'y serois attendu. Mde. D'....y qui d'ordinaire passoit l'été presque entier à la campagne, n'y passa qu'une partie de celui-ci; soit que ses affaires la retinssent davantage à Paris, soit que l'absence de G.... lui rendît moins agréable le féjour de la C.....e. Je profitai des intervalles qu'elle n'y passoit pas, où durant lesquels elle y avoit beaucoup de monde, pour jouir de ma solitude avec ma bonne Thérèse & sa mère, de manière à m'en bien faire sentir le prix. Quoique depuis quelques années j'allasse assez fréquemment à la campagne, c'étoit presque sans la goûter, & ces voyages, toujours faits avec des gens à prétentions,

LIYRE IX. toujours gâtés par la gêne, ne faisoient qu'aiguiser en moi le goût des plaifirs ruftiques dont je n'entrevoyois de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étois si ennuyé de salons, de jetsd'eau, de bosquets, de parterres & des plus ennuyeux montreurs de tout cela: j'étois si excédé de brochures, de clavecin, de trios, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs & de grands soupés, que quand je lorgnois du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré, quand je humois en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil, quand j'entendois de loin le rustique refrein de la chanson des bisquières, je donnois au diable & le rouge & les falbalas & l'ambre, & regrettant le dîné de la

ménagère & le vin du cru, j'aurois de bon cœur paumé la gueule à Monsieur le chef & à Monsieur le maître, qui me faisoient dîner à l'heure où je soupe, souper à l'heure où je dors, mais surtout à Messieurs les laquais qui dévoroient des yeux mes morceaux, & sous peine de mourir de soif, me vendoient le vin drogué de leur maître dix sois plus cher que je n'en aurois payé de meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi, dans un afyle agréable & folitaire, maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante, égale & paifible, pour laquelle je me fentois né. Avant de dire l'effet que cet état, si nouveau pour moi, sit sur mon cœur, il convient d'en récapituler les affections secrètes, afin qu'on suive mieux dans ses causes le progrès de ces nouvelles modifications.

LIVRE IX. 41

Pai toujours regardé le jour qui m'unit à ma Thérèse comme celui qui fixa mon être moral. J'avois besoin d'un attachement, puisqu'enfin celui qui devoit me suffire avoit été si cruellement rompu. La soif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieilliffoit & s'aviliffoit! Il m'étoit prouvé qu'elle ne pouvoit plus être heureuse ici-bas. Restoit à chercher un bonheur qui me fut propre, ayant perdu tout espoir de jamais partager le sien. Je flottai quelque temps d'idée en idée & de projet en projet. Mon voyage de Venise m'eût jeté dans les affaires publiques, si l'homme avec qui j'allai me fourrer, avoit eu le fens commun. Je fuis facile à décourager, furtout dans les entreprifes pénibles & de longue haleine. Le mauvais succès de celle-ci me dégoûta de toute

autre, & regardant, selon mon ancienne maxime, les objets lointains comme des leurres de dupe, je me déterminai à vivre désormais au jour la journée, ne voyant plus rien dans la vie qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précifément alors que se fit notre connoissance. Le doux caractère de cette bonne fille me parut si bien convenir au mien, que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps & des torts, & que tout ce qui l'auroit dû rompre n'a jamais fait qu'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la suite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères, sans que jusqu'au moment où j'écris ceci, il m'en soit échappé jamais un seul mot de plainte à personne.

Quand

LIVRE IX.

Quand on faura qu'après avoir tout fait, tout bravé pour ne m'en point féparer, qu'après vingt-cinq ans passés avec elle, en dépit du fort & des hommes, j'ai fini fur mes vieux jours par l'épouser, sans attente & sans sollicitation de sa part, sans engagement ni promesse de la mienne, on croira qu'un amour forcené, m'ayant dès le premier jour tourné la tête, n'a fait que m'amener par degré à la dernière extravagance; & on le croira bien plus encore, quand on faura les raisons particulières & fortes qui devoient m'empêcher d'en jamais venir là. Que pensera donc le lecteur, quand je lui dirai dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connoître, que du premier moment que je la vis, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle, que je n'ai

Tome III.

 $\mathbf{D} \mathbf{d}$

pas plus désiré de la posséder que Mde. de Warens, & que les besoins des sens, que j'ai satisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu? Il croira qu'autrement constitué qu'un autre homme, je sus incapable de sentir l'amour, puisqu'il n'entroit point dans les sentimens qui m'attachoient aux semmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur! le moment sunesse approche où vous ne serez que trop bien désabusé.

Je me répète, on le fait; il le faut. Le premier de mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur: c'étoit le besoin d'une société intime & aussi intime qu'elle pouvoit l'être: c'étoit surtout pour cela qu'il me falloit une

Livre IX. femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin fingulier étoit tel, que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore y suffire: il m'auroit fallu deux ames dans le même corps: sans cela je sentois toujours du vide. Je me crus au moment de n'en plus sentir. Cette jeune personne, aimable par mille excellentes qualités. & même alors par la figure, sans ombre d'art ni de coquetterie, eut borné dans elle seule mon existence, si j'avois pu borner la sienne en moi, comme je l'avois espéré. Je n'avois rien à craindre de la part des hommes; je suis sûr d'être le seul qu'elle ait véritablement aimé. & ses tranquilles sens ne lui en ont guères demandé d'autres, même quand j'ai cessé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille; elle en avoit une;

Dd 2

& cette famille dont tous les naturels différoient trop du sien, ne se trouva pas telle que j'en pusse faire la mienne. Là fut la première cause de mon malheur. Que n'aurois-je point donné pour me faire l'enfant de sa mère! Je fis tout pour y parvenir, & n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts; cela me fut impossible. Elle s'en fit toujours un différent du mien, contraire au mien, & même à celui de sa fille, qui, déjà, n'en étoit plus séparé. Elle & ses autres enfans & petits-enfans devinrent autant de sang-sues, dont le moindre mal qu'ils fissent à Thérèse étoit de la voler. La pauvre fille, accoutumée à fléchir, même fous ses nièces, se laissoit dévaliser & gouverner sans mot dire; & je voyois avec douleur, qu'épuisant ma bourse & mes leçons, je ne fai-

Livre IX. sois rien pour elle dont elle pût profiter. J'essayai de la détacher de sa mère; elle y résista toujours. Je respectai sa résistance & l'en estimois davantage: mais fon refus n'en tourna pas moins à son préjudice & au mien. Livrée à sa mère & aux fiens, elle fut à eux plus qu'à moi, plus qu'à elle-même. Leur avidité lui fut moins ruineuse que leurs conseils ne lui furent pernicieux; enfin si, grâce à son amour pour moi, si, grâce à son bon naturel, elle ne fut pas tout-à-fait subjuguée; c'en fut assez, du moins, pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inspirer; c'en fut assez pour que, de quelque façon que je m'y fois pu prendre, nous ayons toujours continué Parameter and the d'être deux.

Voilà comment dans un attache-D d 3

ment sincère & réciproque, où j'avois mis toute la tendresse de mon cœur, le vide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfans, par lesquels il l'eût été, vinrent; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des Enfans - trouvés étoient beaucoup moindres. Cette raison du parti que je pris, plus fortes que toutes celles que j'énonçai dans ma lettre à Mde, de F......l fut pourtant la seule que je n'osai lui dire. J'aimai mieux être moins disculpé d'un blâme aussi grave, & ménager la famille d'une personne que j'aimois. Mais on peut juger par les mœurs de son malheureux frère, si jamais, quoiqu'on en pût dire, je devois exposer mes enfans à recevoir une

LIVRE IX. 423

éducation semblable à la sienne. Ne pouvant goûter dans sa plénitude cette intime société dont je sentois le besoin, j'y cherchois des supplémens qui n'en remplissoient pas le vide, mais qui me le laissoient moins sentir. Faute d'un ami qui fut à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulfion surmontat mon inertie: c'est ainsi que je cultivai, que je resserrai mes liaisons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac, que j'en fis avec G... une nouvelle, plus étroite encore, & qu'enfin je me trouvai par ce malheureux discours, dont j'ai raconté l'histoire, rejeté fans y fonger dans la littérature dont je me croyois forti pour toujours.

Mon début me mena par une route nouvelle dans un autre monde intellectuel, dont je ne pus sans

Dd 4

424 LES CONFESSIONS. enthousiasme envisager la simple & fière économie. Bientôt à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur & folie dans la doctrine de nos fages, qu'oppression & misère dans notre ordre focial. Dans l'illusion de mon sot orgueil, je me crus fait pour dissiper tous ces prestiges; & jugeant que pour me faire écouter, il falloit mettre ma conduite d'accord avec mes principes, je pris l'allure fingulière qu'on ne m'a pas permis de suivre, dont mes prétendus amis ne m'ont pu pardonner l'exemple, qui, d'abord, me rendit ridicule, & qui m'eut enfin rendu respectable, s'il m'eut été possible d'y persévérer.

Jusques-là j'avois été bon: dès lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivresse avoit commencé dans ma tête, mais elle avoit passé dans

LIVRE IX. mon cœur. Le plus noble orgueil v germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien; je devins en effet tel que je parus, & pendant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute sa force, rien de grand & de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme, dont je ne fusse capable entre le ciel & moi. Voilà d'où nâquit ma subite éloquence, voilà d'où se répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment céleste qui m'embrasoit, & dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé; mes amis, mes connoissances ne me reconnoissoient plus. Je n'étois plus cet homme timide & plutôt honteux que modeste, qui n'osoit ni se présenter ni parler; qu'un mot

426 LES Confessions.

badin déconcertoit, qu'un regard de femme faisoit rougir. Audacieux, fier, intrépide, je portois partout une assurance d'autant plus ferme qu'elle étoit simple & résidoit dans mon ame plus que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inspiré pour les mœurs, les maximes & les préjugés de mon siècle, me rendoit insensible aux railleries de ceux qui les avoient, & j'écrasois leurs petits bons - mots avec mes sentences, comme j'écraserois un insecte entre mes doigts. Quel changement! tout Paris répétoit les âcres & mordans farcasmes de ce même homme, qui deux ans auparavant & dix ans après n'a jamais su trouver la chose qu'il avoit à dire, ni le mot qu'il devoit employer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel; on trouvera celui-là.

LIVRE IX.

427

Qu'on se rappelle un de ces courts momens de ma vie où je devenois un autre, & cessois d'être moi; on le trouve encore dans le temps dont je parle; mais au lieu de durer fix jours, six semaines, il dura près de six ans, & dureroit peut-être encore, sans les circonstances particulières qui le firent cesser, & me rendirent à la nature, au-dessus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença sitôt que j'eus quitté Paris, & que le spectacle des vices de cette grande ville cessa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inspirée. Quand je ne vis plus les hommes, je cessai de les mépriser; quand je ne vis plus les méchans, je cessai de les hair. Mon cœur peu fait pour la haine, ne sit plus que déplorer leur misère & n'en distinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux,

mais bien moins sublime, amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avoit transporté si long-temps; & sans qu'on s'en apperçut, sans presque m'en appercevoir moinmême, je redevins craintif, complaisant, timide, en un mot le même Jean-Jaques que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eut fait que me rendre à moi-même & s'arrêter-là, tout étoit bien; mais malheureusement elle alla plus loin & m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès-lors mon ame en branle, n'a plus fait que passer par la ligne de repos, & ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis d'y rester. Entrons dans le détail de cette seconde révolution: époque terrible & satale d'un sort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite, le loisir & la solitude devoient naturellement resserrer notre intimité. C'est aussi ce qu'ils firent entre Thérèse & moi. Nous passions tête-à-tête sous les ombrages des heures charmantes dont je n'avois iamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Elle m'ouvrit son cœur sans réserve, & m'apprit de sa mère & de sa famille des choses qu'elle avoit eu la force de me taire pendant long-temps. L'une & l'autre avoient reçu de Mde. D...n des multitudes de présens faits à mon intention, mais que la vieille madrée, pour ne pas me fâcher, s'étoit appropriée pour elle & pour ses autres enfans, sans en rien laisser à Thérèse, & avec très-sévères défenses de m'en parler; ordre que

430 Les Confessions. la pauvre fille avoit suivi avec une

obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage, fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot & G.... avoient eu souvent avec l'une & l'autre pour les détacher de moi, & qui n'avoient pas réussi par la résistance de Thérèse, tous deux avoient eu depuis lors de fréquens & fecrets colloques avec sa mère, sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se braffoit entr'eux. Elle favoit seulement que les petits présens s'en étoient mêlés, & qu'il y avoit de petites allées & venues dont on tâchoît de lui faire mystère, & dont elle ignoroit absolument le motif. Quand nous partîmes de Paris il y avoit déjà long-temps que Mde. le Vasseur étoit dans l'usage d'aller voir M. G... deux ou trois

LIVRE IX.

fois par mois, & d'y passer quelques heures à des conversations si secrètes que le laquais de G... étoit

toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille en promettant de leur procurer par Mde. D'....y un regrat de sel, un bureau à tabac, & les tentant en un mot par l'appât du gain. On leur avoit représenté qu'étant hors d'état de rien faire pour elles, je ne pouvois pas même à cause d'elle parvenir à rien faire pour moi. Comme je ne voyois à tout cela que de la bonne intention, je ne leur en savois pas absolument mauvais gré. Il n'y avoit que le mystère qui me révoltât. furtout de la part de la vieille, qui, de plus, devenoit de jour en jour plus flagorneuse & plus pateline

avec moi; ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher sans cesse en secret à sa fille qu'elle m'aimoit trop, qu'elle me disoit tout, qu'elle n'étoit qu'une bête, & qu'elle en seroit la

dupe.

Cette femme possédoit au suprême degré l'art de tirer d'un sac dix moutures, de cacher à l'un ce qu'elle recevoit de l'autre, & à moi ce qu'elle recevoit de tous. J'aurois pu lui pardonner son avidité, mais je ne pouvois lui pardonner sa dissimulation. Que pouvoit-elle avoir à me cacher, à moi qu'elle savoit si bien qui faisoit mon bonheur presque unique de celui de sa fille & du sien? Ce que j'avois fait pour sa fille je l'avois fait pour moi, mais ce que j'avois fait pour elle, méritoit de sa part quelque reconnoissance; elle en auroit dû savoir gré, du moins à sa fille, & m'aimer

LIVRE IX. m'aimer pour l'amour d'elle qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complète misère, elle tenoit de moi sa subsistance, elle me devoit toutes ces connoissances dont elle tiroit si bon parti. Thérèse l'avoit long-temps nourrie de son travail, & la nourrissoit maintenant de mon pain. Elle tenoit tout de cette fille pour laquelle elle n'avoit rien fait, & ses autres enfans qu'elle avoit dotés, pour lesquels elle s'étoit ruinée, loin de lui aider à subsister, dévoroient encore sa subsistance & la mienne. Je trouvois que dans une pareille fituation, elle devoit me regarder comme fon unique ami, son plus sûr protecteur, & loin de me faire un secret de mes propres affaires, loin de comploter contre moi dans ma propre maison, m'avertir fidellement de tout ce qui pouvoit m'intéresser, quand

Tome III.

Εe

elle l'apprenoit plutôt que moi. De quel œil pouvois-je donc voir sa conduite fausse & mystérieuse? Que devois-je penser, surtout, des sentimens qu'elle s'efforçoit de donner à sa fille? Quelle monstrueuse ingratitude devoit être la sienne, quand elle cherchoit à lui en inspirer?

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin mon cœur de cette femme, au point de ne pouvoir plus la voir fans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec respect la mère de ma compagne, & de lui marquer en toutes choses presque les égards & la considération d'un fils; mais il est vrai que je n'aimois pas à rester long-temps avec elle, & il n'est guère en moi de savoir me gêner.

C'est encore ici un de ces courts momens de ma vie où j'ai vu le Livre IX. 435 bonheur de bien près sans pouvoir l'atteindre, & sans qu'il y eut de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme se sut trouvée d'un bon caractère, nous étions heureux tous les trois jusqu'à la fin de nos jours; le dernier vivant seul sut resté à plaindre. Au lieu de cela, vous allez voir la marche des choses, & vous

jugerez si j'ai pu la changer.

Mde. le Vasseur, qui vit que j'avois gagné du terrain sur le cœur de sa fille, & qu'elle en avoit perdu, s'efforça de le reprendre; & au lieu de revenir à moi par elle, tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Un des moyens qu'elle employa sut d'appeler sa famille à son aide. J'avois prié Thérèse de n'en faire venir personne à l'Hermitage, elle me le promit. On les sit venir en mon absence, sans la consulter, & puis on lui sit promettre de n'en

rien dire. Le premier pas fait, tout le reste fut facile; quand une fois on fait à quelqu'un qu'on aime un secret de quelque chose, on ne se fait bientôt plus guères de scrupule de lui en faire sur tout. Sitôt que j'étois à la C....e, l'Hermitage étoit plein de monde qui s'y réjouissoit assez bien. Une mère est toujours bien forte sur une fille d'un bon naturel; cependant de quelque façon que s'y prit la vieille. elle ne put jamais faire entrer Thérèse dans ses vues, & l'engager à se liguer contre moi. Pour elle, elle se décida sans retour, & voyant d'un côté sa fille & moi, chez qui l'on pouvoit vivre, mais c'étoit tout; de l'autre, Diderot, G...., dH'....k, Mde. D'....y, qui promettoient beaucoup & donnoient quelque chose, elle n'estima pasqu'on put jamais avoir tort dans le parti

LIVRE IX. d'une fermière générale & d'un baron. Si j'eusse eu de meilleurs yeux, j'aurois vu dès-lors que je nourrissois un serpent dans mon sein. Mais mon aveugle confiance, que rien encore n'avoit altérée, étoit telle, que je n'imaginois pas même qu'on put vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer; en voyant ourdir autour de moi mille trames, je ne savois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appelois mes amis, & qui vouloient, selon moi, me forcer d'être heureux à leur mode, plutôt qu'à la mienne.

Quoique Thérèse refusât d'entrer dans la ligue avec sa mère, elle lui garda derechef le secret: son motif étoit louable; je ne dirai pas si elle sit bien ou mal. Deux femmes qui ont des secrets aiment à babiller ensemble: cela les rap-

prochoit, & Thérèse, en se partageant, me laissoit sentir quelquefois que j'étois seul; car je ne pouvois plus compter pour société celle que nous avions tous trois ensemble. Ce fut alors que je sentis vivement le tort que j'avois eu, durant nos premières liaisons, de ne pas profiter de la docilité que lui donnoit fon amour, pour l'orner de talens & de connoissances, qui, nous tenant plus rapprochés dans notre retraite, auroient agréablement rempli son temps & le mien, fans jamais nous laisser sentir la longueur du tête-à-tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarit entre nous, & qu'elle parut s'ennuyer dans nos promenades; mais enfin nous n'avions pas affez d'idées communes pour nous faire un grand magasin: nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets bornés désor-

LIVRE IX. 439 mais à celui de jouir. Les objets qui se présentoient m'inspiroient des réflexions qui n'étoient pas à sa portée. Un attachement de douze ans n'avoit plus besoin de paroles; nous nous connoissions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restoit la ressource des caillettes, médire & dire des quolibets. C'est surtout dans la solitude qu'on sent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui sait penser. Je n'avois pas besoin de cette ressource pour me plaire avec elle; mais elle en auroit eu besoin pour se plaire toujours avec moi. Le pis étoit qu'il falloit avec cela prendre. nos tête-à-tête en bonne fortune: sa mère qui m'étoit devenue importune, me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi; c'est tout dire; l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce

E e 4

intime, sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que Thérèle cherchoit quelquesois des prétextes pour éluder les promenades que je lui proposois, je cessai de lui en proposer, sans lui savoir mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point une chose qui dépende de la volonté. J'étois sûr de son cœur, ce m'étoit assez. Tant que mes plaisirs étoient les siens, je les goûtois avec elle : quand cela n'étoit pas, je présérois son contentement au mien.

Voilà comment à demi-trompé dans mon attente, menant une vie de mon goût, dans un féjour de mon choix, avec une personne qui m'étoit chère, je parvins pourtant à me sentir presque isolé. Ce qui me manquoit m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bon-

LIVRE IX. 441 heur & de jouissances il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru nécessaire. Je reprends à présent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des trésors dans les manuscrits que m'avoit donnés le comte de St. Pierre. En les examinant, je vis que ce n'étoit presque que le recueil des ouvrages imprimés de son oncle, annotés & corrigés de sa main, avec quelques autres petites pièces qui n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai par ses écrits de morale dans l'idée que m'avoient donnés quelques lettres de lui, que Mde. de Créqui m'avoient montrées, qu'il avoit beaucoup plus d'esprit que je n'avois cru, mais l'examen approfondi de ses ouvrages de politique ne me montra que des vues superficielles, des projets utiles, mais

impraticables par l'idée dont l'auteur n'a jamais pu sortir, que les hommes se conduisoient par leurs lumières, plutôt que par leurs pasfions. La haute opinion qu'il avoit des connoissances modernes lui avoit fait adopter ce faux principe de la raison perfectionnée, base de tous les établissemens qu'il proposoit, & source de tous ses sophismes politiques. Cet homme rare, l'honneur de son siècle & de son espèce, & le seul peut-être depuis l'existence du genre humain qui n'eut d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systèmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils font, & qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires en pensant

LIVRE IX. 443

travailler pour ses contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelque embarras sur la forme à donner à mon ouvrage. Passer à l'auteur ses visions, c'étoit ne rien faire d'utile: les réfuter à la rigueur étoit faire une chose malhonnête, puisque le dépôt de ses manuscrits, que j'avois accepté & même demandé, m'imposoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus décent, le plus judicieux & le plus utile. Ce fut de donner séparément les idées de l'auteur & les miennes, & pour cela d'entrer dans ses vues, de les éclaircir, de les étendre, & de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit donc être composé de deux parties absolument séparées; l'une, destinée à

exposer de la façon que je viens de dire les divers projets de l'auteur. Dans l'autre, qui ne devoit paroître qu'après que la première auroit fait son effet, j'aurois porté mon jugement sur ces mêmes projets, ce qui, je l'avoue, eut pu les exposer quelquesois au sort du sonnet du misantrope. A la tête de tout l'ouvrage devoit être une vie de l'auteur pour laquelle j'avois ramassé d'assez bons matériaux. que je me flattois de ne pas gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de St. Pierre dans sa vieillesse, & la vénération que j'avois pour sa mémoire m'étoit garant, qu'à tout prendre, M. le comte ne seroit pas mécontent de -la manière dont j'aurois traité son parent.

Je sis mon essai sur la paix perpétuelle, le plus considérable & le

LIVRE IX. plus travaillé de tous les ouvrages qui composoient ce recueil, & avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire absolument tout ce que l'abbé avoit écrit sur ce beau fujet, fans jamais me rebuter par ses longueurs & par ses redites. Le public a vu cet extrait, ainsi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, & j'ignore s'il le sera jamais: mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je passai de-là à la polysynodie, ou pluralité des conseils; ouvrage fait sous le régent pour favoriser l'administration qu'il avoit choisie, & qui fit chasser de l'académie françoise l'abbé de St. Pierre, pour quelques traits contre l'administration précédente dont la duchesse du Maine & le cardinal de Polignac furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent,

tant le jugement que l'extrait : mais je m'en tins-là, fans vouloir continuer cette entreprise, que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer se présente d'elle-même, & il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plutôt. La plupart des écrits de l'abbé de St. Pierre étoient ou contenoient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France, & il y en avoit même de si libres qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément. Mais dans les bureaux des ministres on avoit de tout temps regardé l'abbé de St. Pierre comme une espèce de prédicateur plutôt que comme un vrai politique, & on le laissoit dire tout à son aise, parce qu'on voyoit bien que personne ne l'écoutoit. Si j'étois parvenu à le faire écou-

LIVRE IX. ter, le cas eut été différent. Il étoit françois, je ne l'étois pas, & en m'avisant de répéter ses censures, quoique fous fon nom, je m'exposois à me faire demander un peu rudement, mais sans injustice, de quoi je me mêlois. Heureusement avant d'aller plus loin, je vis la prise que j'allois donner sur moi, & me retirai bien vîte. Je savois que vivant seul au milieu des hommes, & d'hommes tous plus puisfans que moi, je ne pouvois jamais, de quelque façon que je m'y prisse, me mettre à l'abri du mal qu'ils voudroient me faire. Il n'y avoit qu'une chose en cela qui dépendit de moi; c'étoit de faire ensorte au moins que quand ils m'en voudroient faire, ils ne le pussent qu'injustement. Cette maxime qui me fit abandonner l'abbé de St. Pierre, m'a fait souvent renoncer

à des projets beaucoup plus chéris. Ces gens toujours prompts à faire un crime de l'adversité, seroient bien surpris s'ils savoient tous les soins que j'ai pris en ma vie, pour qu'on ne put jamais me dire avec vérité dans mes malheurs: tu les as bien mérité.

Cet ouvage abandonné me laissa quelque temps incertain sur celui que j'y ferois succéder, & cet intervalle de désœuvrement sut ma perte, en me laissant tourner mes réslexions sur moi-même, faute d'objet étranger qui m'occupât; je n'avois plus de projet pour l'avenir qui put amuser mon imagination. Il ne m'étoit pas même possible d'en faire, puisque la situation où j'étois étoit précisément celle où s'étoient réunis tous mes désirs: Je n'en avois plus à former, & j'avois encore le cœur vide.

LIVRE IX.

Cet état étoit d'autant plus cruel que je n'en voyois point à lui préférer. J'avois rassemblé mes plus tendres affections dans une personne selon mon cœur, qui me les rendoit. Je vivois avec elle sans gêne, & pour ainsi dire à discrétion. Cependant un secret serrement de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle. En la possédant je sentois qu'elle me manquoit encore, & la seule idée que je n'étois pas tout pour elle, faisoit qu'elle n'étoit presque rien pour moi.

J'avois des amis des deux sexes auxquels j'étois attaché par la plus pure amitié, par la plus parfaite estime; je comptois sur le plus vrai retour de leur part, & il ne m'étoit pas même venu dans l'esprit de douter une seule fois de leur sincérité, cependant cette amitié m'étoit plus tourmentante que

Tome III. Ff

450 LES CONFESSIONS. douce, par leur obstination, par leur affectation même à contrarier tous mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, tellement qu'il me suffisoit de paroître désirer une chose qui n'intéressoit que moi seul, & qui ne dépendoit pas d'eux, pour les voir tous se liguer à l'instant même, pour me contraindre d'y renoncer. Cette obstination de me contrôler en tout dans mes fantaisies, d'autant plus injuste que loin de contrôler les leurs je ne m'en informois pas même, me devint si cruellement onéreuse, qu'enfin je ne recevois pas une de leurs lettres sans sentir en l'ouvrant un certain effroi qui n'étoit que trop justifié par sa lecture. Je trouvois que pour des gens tous plus jeunes que moi, & qui tous auroient eu grand besoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguoient, Livre IX. 451 c'étoit aussi trop me traiter en enfant. Aimez-moi, leur disois-je, comme je vous aime, & du reste, ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres; voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une, ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avois une demeure isolée, dans une solitude charmante, maître chez moi, j'y pouvois vivre à ma mode sans que personne eut à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposoit des devoirs doux à remplir, mais indispensables. Toute ma liberté n'étoit que précaire; plus asservi que par des ordres, je devois l'être par ma volonté: je n'avois pas un seul jour dont, en me levant, je pusse dire: j'employerai ce jour comme il me plaira. Bien plus; outre ma dépendance des at-

rangemens de Mde. D'....y, j'en avois une autre, bien plus importune, du public & des survenans. La distance où j'étois de Paris n'empêchoit pas qu'il ne me vint journellement des tas de désœuvrés, qui, ne sachant que faire de leur temps, prodiguoient le mien sans aucun scrupule. Quand j'y pensois le moins j'étois impitoyablement assailli, & rarement j'ai fait un joli projet pour ma journée, sans le voir renverser par quelque arrivant.

Bref; au milieu des biens que j'avois le plus convoités, ne trouvant point de pure jouissance, je revenois par élans aux jours sereins de ma jeunesse, & je m'écriois quelquesois en soupirant: Ah! ce ne sont pas encore ici les Charmettes!

Les souvenirs des divers temps de ma vie m'amenèrent à résléchir sur le point où j'étois parvenu, &

LIVRE IX. je me vis déjà sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, & croyant approcher du terme de ma carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont mon cœur étoit avide, fans avoir donné l'effor aux vifs sentimens que j'y sentois en réserve, sans avoir savouré, sans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je sentois dans mon ame en puissance, & qui faute d'objet s'y trouvoit toujours comprimée sans pouvoir s'exhaler autrement que par mes foupirs.

Comment se pouvoit-il qu'avec une ame naturellement expansive, pour qui vivre c'étoit aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami, moi qui me sentois si bien fait pour l'être? Comment se pouvoitil qu'avec des sens si combustibles,

Ff 3,

avec un cœur tout pétri d'amour, je n'eusse pas du moins une sois brûlé de sa flamme pour un objet déterminé? Dévoré du besoin d'aimer sans l'avoir jamais pu bien satisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieillesse, & mourir fans avoir vécu.

Ces réflexions triftes, mais attendrissantes me faisoient replier fur moi-même avec un regret qui n'étoit pas sans douceur. Il me sembloit que la destinée me devoit quelque chose qu'elle ne m'avoit pas donné.

A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi? Le sentiment de mon prix interne en me donnant celui de cette injustice m'en dédommageoit en quelque sorte, & me faisoit verser des larmes que j'aimois à laisser couler.

LIVRE IX. 455

Je faisois ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de Juin, sous des ombrages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette molesse trop séduisante pour, laquelle j'étois né, mais dont le ton dur & sévère où venoit de me monter une longue effervescence m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeler le dîner du château de Toune, & ma rencontre avec ces deux charmantes filles dans la même faison & dans des lieux àpeu-près semblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce souvenir, que l'innocence qui s'y joignoit me rendoit plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même espèce. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient Ff4

456 LES CONFESSIONS. donné de l'émotion dans ma jeunesse, Mlle. Galley, Mlle. de G.....d, Mlle. de Breil, Mde. Bazile, Mde. de Larnage, mes jolies écolières, & jusqu'à la piquante Zulietta, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un sérail d'Houris, de mes anciennes connoiffances pour qui le goût le plus vif ne m'étoit pas un sentiment nouveau. Mon fang s'allume & petille, la tête me tourne malgré mes cheveux déjà grisonnans, & voilà le grave citoyen de Genève, l'austère Jean Jaques à près de quarantecinq ans, redevenu tout-à-coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus faisi quoique si prompte & si folle, fut si durable & si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise imprévue & terrible des malheurs où elle m'a précipité.

LIVRE IX. 457

Cette ivresse, à quelque point qu'elle fut portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge & ma situation, j'usqu'à me flatter de pouvoir inspirer de l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile, dont depuis mon enfance ie sentois en vain consumer mon cœur. Je ne l'espérai point, je ne le désirai pas même. Je savois que le temps d'aimer étoit passé, je sentois trop le ridicule des galans surannés, pour y tomber, & je n'étois pas homme à devenir avantageux & confiant sur mon déclin, après l'avoir été fi peu durant mes belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurois craint les orages domestiques, & j'aimois trop sincèrement ma Thérèse pour l'exposer au chagrin de me voir porter à d'autres des sentimens plus vifs que ceux qu'elle m'impireit.

Que fis-je en cette occasion? Déjà mon lecteur l'a deviné pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels, me jeta dans le pays des chimères, & ne voyant rien d'exiftant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos & ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extafes je m'enivrois à torrens des plus délicieux sentimens qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout - à - fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidelles, tels que je n'en trouvai jamais ici bas. Je pris un tel goût à planer

LIVRE IX. ainsi dans l'empyrée au milieu des objets charmans dont je m'étois entouré, que j'y passois les heures, les jours fans compter, & perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avois-je mangé un morceau à la hâte, que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyois arriver de malheureux mortels qui venoient me retenir sur la terre, je ne pouvois ni modérer, ni cacher mon dépit, & n'étant plus maître de moi, je leur faisois un accueil si brusque, qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misantropie, par tout ce qui m'en eut acquis une bien contraire, si l'on eut mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation, je fus retiré tout d'un coup

par le cordon comme un cerf-volant, & remis à ma place par la nature, à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remède qui m'eut soulagé, & cela fit trève à mes angeliques amours: car, outre qu'on n'est guere amoureux quand on fouffre, mon imagination qui s'anime à la campagne & fous les arbres, languit & meurt dans la chambre & fous les solives d'un plancher. J'ai. souvent regretté qu'il n'existat pas des Driades; c'eut infailliblement été parmi elles que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracas domestiques vinrent en même temps augmenter mes chagrins. Mde. le Vasseur, en me faisant les plus beaux complimens du monde, aliénoit de moi sa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien

LIVRE IX. voisinage, qui m'apprirent que la bonne vieille avoit fait à mon insçu plusieurs dettes au nom de Thérèse, qui le savoit, & qui ne m'en avoit rien dit. Les dettes à payer me fâchoient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avoit fait. Eh! comment celle pour qui je n'eus jamais aucun secret, pouvoit-elle en avoir pour moi? Peut-on dissimuler quelque chose aux gens qu'on aime? La cotterie H.....e, qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris, commençoit à craindre tout de bon que je ne me plusse en campagne, & que je ne fusse assez fou pour y demeurer.

Là, commencèrent les tracasseries par lesquelles on cherchoit à me rappeler indirectement à la ville. Diderot, qui ne vouloit pas se montrer sitôt lui-même, commença par me détacher Deleyre, à qui

j'avois procuré sa connoissance, le quel recevoit & me transmettoit les impressions que vouloit lui donner Diderot, sans que Deleyre en vit le vrai but.

Tout sembloit concourir à me tirer de ma douce & folle rêverie. Je n'étois pas guéri de mon attaque, quand je reçus un exemplaire du poëme sur la ruine de Lisbonne, que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire & de lui parler de sa pièce. Je le sis par une lettre qui a été imprimée long - temps après sans mon aveu, comme il sera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme accablé, pour ainsi dire, de prospérités & de gloire, déclamer toutes amèrement contre les misères de cette vie, & trouver toujours que tout étoit mal; je formai

LIVRE IX. 463

l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, & de lui prouver que tout étoit bien. Voltaire, en paroisfant croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au Diable; puisque son dieu prétendu n'est qu'un être malfaisant qui, selon lui, ne prend de plaisir qu'à nuire. L'absurdité de cette doctrine, qui saute aux yeux, est surtout révoltante dans un homme comblé des biens de toute espèce qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse & cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorifé plus que lui à compter & peser tous les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, & je lui prouvai que de tous ces maux, il n'y en avoit pas un dont la providence ne fût disculpée, & qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme fait de ses facultés plus

464 LES CONFESSIONS. que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la confidération, tout le ménagement, & je puis dire avec tout le respect possibles. Cependant lui connoissant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui envoyai pas cette lettre à lui-même, mais au docteur Tronchin son médecin & son ami, avec plein-pouvoir de la donner ou supprimer, selon ce qu'il trouveroit le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Voltaire me répondit en peu de lignes, qu'étant malade & garde-malade luimême, il remettoit à un autre temps sa réponse, & ne dit pas un mot fur la question. Tronchin, en m'envoyant cette lettre, en joignit une, où il marquoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise. Je n'ai jamais publié ni même montré

LIVRE IX. 465 montré ces deux lettres, n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes; mais elles sont en originaux dans mes recueils. Depuis lors Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avoit promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de Candide, dont je ne puis parler, parce que

je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auroient dû guérir radicalement de
mes fantasques amours, & c'étoit
peut-être un moyen que le ciel
m'offroit d'en prévenir les suites
funestes; mais ma mauvaise étoile
fut la plus forte, & à peine recommençai-je à sortir, que mon cœur,
ma tête & mes pieds reprirent les
mêmes routes. Je dis les mêmes,
à certains égards; car mes idées,
un peu moins exaltées, restèrent
cette sois sur la terre, mais avec

Tome III. Gg

un choix si exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable en tout genre, que cette élite n'étoit guères moins chimérique que le monde imaginaire que j'avois abandonné.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur sous les plus ravissantes images. Je me plûs à les orner de tous les charmes du sexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différens, de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animoient la bienveillance & la sensibilité. Je fis l'une brune & l'autre blonde, l'une vive & l'autre douce, l'une sage & l'autre foible, mais d'une foiblesse si touchante

LIVRE IX. que la vertu sembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, & même quelque chose de plus, mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, & que je ne voulois ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Epris de mes deux charmans modèles, je m'identifiois avec l'amant & l'ami le plus qu'il m'étoit possible; mais je le fis aimable & jeune, lui donnant au furplus les vertus, & les défauts que je me sentois.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez tou-

chant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auroient pu contenter si je les avois vues; mais mon imagination fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel qui put lui servir de point d'appui, & me faire illusion sur la réalité des habitans que j'y voulois mettre. Je fongeai long-temps aux isles Boromées, dont l'aspect délicieux m'avoit transporté, mais j'y trouvai trop d'ornement & d'art pour mes personnages. Il me falloit cependant un lac, & je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis long-temps mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le fort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilecLIVRE IX. 469 tion. Le contraste des positions, la richesse & la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'anne, achevèrent de me déterminer, & j'établis à Vevey mes jeunes pupilles. Voilà ce que j'imaginai du premier bond; le reste n'y sut ajouté que dans la suite.

Je me bornai long-temps à un plan si vague, parce qu'il suffisoit pour remplir mon imagination d'objets agréables, & mon cœur de sentimens dont il aime à se nourrir. Ces sictions, à force de revenir, prirent ensin plus de consistence, & se fixèrent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce sut alors que la fantaisse me prit d'exprimer sur le papier quelques-unes des situations qu'elles m'offroient, & rappelant tout

Gg 3

ce que j'avois senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au désir d'aimer que je n'avois pu satisfaire, & dont je me sentois dévoré.

Je jetai d'abord sur le papier quelques lettres éparses sans suite & fans liaison, & lorsque je m'avisai de les vouloir coudre, j'y fus fouvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable & de très-vrai, est que les deux premières parties ont été écrites presque en entier de cette manière, sans que j'eusse aucun plan bien formé, & même fans prévoir qu'un jour je serois tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, sont pleines d'un remplissage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres.

LIVRE IX. 471

Au plus fort de mes rêveries, i'eus une visite de Mde. d'H....., la première qu'elle m'eût faite en sa vie, mais qui malheureusement ne fut pas la dernière, comme on verra ci-après. La comtesse d'H...... étoit fille de feu M. de B.....e, fermier-général, sœur de M. D'.....y & de MM. de L.... & de la B...., qui, depuis, ont été tous deux introducteurs des ambassadeurs. J'ai parlé de la connoissance que je fis avec elle étant fille. Depuis son mariage, je ne la vis qu'aux fêtes de la C.....e chez Mde. D'....y sa belle-sœur. Ayant souvent passé plusieurs jours avec elle, tant à la C....e qu'à E....y, non-seulement je la trouvai toujours très-aimable, mais je crus lui voir aussi pour moi de la bienveillance. Elle aimoit assez à se promener avec moi; nous étions marcheurs l'un & l'autre,

& l'entretien ne tarissoit pas entre nous. Cependant, je n'allai jamais la voir à Paris, quoiqu'elle m'en eût prié & même sollicité plusieurs sois. Ses liaisons avec M. de St. L...., avec qui je commençois d'en avoir, me la rendirent encore plus intéressante, & c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami, qui, pour lors, étoit, je crois, à Mahon, qu'elle vint me voir à l'Hermitage.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher, quittant le chemin qui tournoit, voulut traverser en droiture du moulin de Clairvaux à l'Hermitage: son carrosse s'embourba dans le fond du vallon; elle voulut descendre & faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure sut bientôt percée; elle ensonçoit dans la crotte,

LIVRE IX. 473 fes gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, & enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, & percant l'air d'éclats de rire aux-

elle arriva à l'Hermitage en bottes, & perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver: il fallut changer de tout; Thérèse y pourvut, & je l'engageai d'oublier sa dignité pour faire une collation rustique, dont elle se trouva fort bien. Il étoit tard, elle resta peu; mais l'entrevue sut si gaie qu'elle y prit goût, & parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante; mais, hélas! ce retard ne

me garantit de rien.

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douteroit pas, à la garde des fruits de M. D'....y. L'Hermitage étoit le réservoir des eaux du parc de la C....e: il y avoit un jardin clos de murs & garni d'espaliers, & d'autres ar-

bres, qui donnoient plus de fruits à M. D'....y que son potager de la C.....e, quoiqu'on lui en volât les trois quarts. Pour n'être pas un hôte absolument inutile, je me chargeai de la direction du jardin & de l'inspection du jardinier. Tout alla bien jusqu'au temps des fruits; mais à mesure qu'ils mûrissoient je les voyois disparoître, sans savoir ce qu'ils étoient devenus. Le jardinier m'assura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout. Je fis la guerre aux loirs, j'en détruisis beaucoup, & le fruit n'en disparoisfoit pas moins. Je guettai si bien qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorency, d'où il venoit les nuits avec sa femme & ses enfans, enlever les dépôts de fruits qu'il avoit fait pendant la journée, & qu'il faisoit vendre à

LIVRE IX. 475 la halle à Paris aussi publiquement que s'il eut eu un jardin à lui. Ce misérable que je comblois de bienfaits, dont Thérèse habilloit les enfans, & dont je nourrissois presque le père, qui étoit mendiant, nous dévalisoit aussi aisément qu'effrontément, aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre ordre, & dans une seule nuit il parvint à vider ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi, j'endurai tout; mais voulant rendre compte du fruit, je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Mde. D'....y me pria de le payer, de le mettre dehors, & d'en chercher un autre; ce que je fis. Comme ce grand coquin rôdoit toutes les nuits autour de l'Hermitage, armé d'un gros bâton ferré qui avoit l'air d'une massue, & suivi d'autres vauriens

de son espèce; pour rassurer lesgouverneuses que cet homme effrayoit terriblement, je fis coucher son successeur toutes les nuits à l'Hermitage; & cela ne les tranquillisant pas encore, je fis demander à Mde. D'....y un fusil que je tins dans la chambre du jardinier, avec charge à lui de ne s'en servir qu'au besoin, si l'on tentoit de forcer la porte ou d'escalader le jardin, & de ne tirer qu'à poudre, uniquement pour effrayer les voleurs. C'étoit assurément la moindre précaution que put prendre pour la sûreté commune un homme incommodé, ayant à passer l'hiver au milieu des bois, seul avec deux femmes timides. Enfin, je fis l'acquisition d'un petit chien pour servir de sentinelle. De Leyre m'étant venu voir dans ce temps-là, je lui contai mon cas, & ris avec lui de

LIVRE IX. mon appareil militaire. De retour à Paris il en voulut amuser Diderot à son tour, & voilà comment la cotterie H.....e apprit que je voulois tout de bon passer l'hiver à l'Hermitage. Cette constance qu'ils n'avoient pu se figurer les désorienta, & en attendant qu'ils. imaginassent quelqu'autre tracasserie pour me rendre mon séjour déplaisant, ils me détachèrent par Diderot ce même De Leyre, qui d'abord ayant trouvé mes précautions toutes simples, finit par les trouver inconséquentes à mes principes, & pis que ridicules, dans des lettres où il m'accabloit de plaifanteries amères, & assez piquantes pour m'offenser, si mon humeur eut été tournée de ce côté-là. Mais alors saturé de sentimens affectueux & tendres, & n'étant susceptible d'aucun autre, je ne voyois dans

ses aigres sarcasmes que le mot pour rire, & ne le trouvois que folâtre, où tout autre l'eut trouvé

extravagant.

A force de vigilance & de soins, je parvins à garder si bien le jardin. que quoique la récolte du fruit eût presque manqué cette année, le produit fut triple de celui des années précédentes, & il est vrai que je ne m'épargnois point pour le préserver, jusqu'à escorter les envois que je faisois à la C.....e & à E....y, jusqu'à porter des paniers moi-même, & je me souviens que nous en portâmes un si lourd la Tante & moi, que prêts à succomber sous le faix, nous fûmes contraints de nous reposer de dix en dix pas, & n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaise saison commença de me renfermer au logis, LIVRE IX.

je voulus reprendre mes occupations casanières; il ne me fut pas possible. Je ne voyois partout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitoient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étois plus un moment à moi-même, le délire ne me quittoit plus. Après beaucoup d'efforts inutiles, pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin toutà-fait séduit par elles, & je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre & quelque suite pour en faire une espèce de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de me démentir ainsi moimême si nettement & si hautement. Après les principes sévères que je venois d'établir avec tant de fracas. après les maximes austères que j'avois si fortement prêchées, après

tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiroient l'amour & la mollesse, pouvoit-on rien imaginer de plus inattendu, de plus choquant que de me voir tout d'un coup m'inscrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres, que j'avois si durement cenfurés? Je sentois cette inconséquence dans toute sa force, je me la reprochois, j'en rougissois, je m'en dépitois: mais tout cela ne put suffire pour me ramener à la raison. Subjugué complètement, il fallut me soumettre à tout risque, & me résoudre à braver le qu'en dira-t-on; fauf à délibérer dans la suite si je me résoudrois à montrer mon ouvrage ou non: car je ne supposois pas encore que j'en vinsse à le publier.

Ce parti pris, je me jette à plein collier dans mes rêveries, & à force

LIVRE IX.

de les tourner & retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'espèce de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit assurément le meilleur partiqui se put tirer de mes folies: l'amour du bien, qui n'est jamais sorti de mon cœur, les tourna vers des objets utiles, & dont la morale eut pu faire son prosit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu toutes leurs grâces, si le doux coloris de l'innocence y eut manqué.

Une fille foible est un objet de pitié, que l'amour peut rendre intéressant & qui souvent n'est pas moins aimable: mais qui peut supporter sans indignation, le spectacle des mœurs à la mode, & qu'y atil de plus révoltant que l'orgueil d'une semme infidelle, qui soulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs, prétend que son mari soit pénétré de reconnoissance de la

Tome III. Hh

grâce qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas se laisser prendre sur le fait? Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature, & leurs leçons ne sont pas affez près de nous. Mais qu'une jeune personne née avec un cœur aussi tendre qu'honnête, se laisse vaincre à l'amour étant fille, & retrouve étant femme des forces pour le vaincre à son tour, & redevenir vertueuse: quiconque vous dira que ce tableau dans sa totalité est scandaleux & n'est pas utile, est un menteur & un hypocrite; ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs & d'honnêteté conjugale, qui tient radicalement à tout l'ordre focial, je m'en fis un plus fecret de concorde & de paix publique, objet plus grand, plus important peut-être en lui-même, & du moins pour le moment où l'on fe trouvoit.

LIVRE IX. 48

L'orage excité par l'Encyclopédie, loin de se calmer, étoit alors dans fa plus grande force. Les deux partis déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, ressembloient plutôt à des loups enragés, acharnés à s'entre - déchirer qu'à des chrétiens & des philosophes qui veulent réciproquement s'éclairer, se convaincre, & se ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un & à l'autre que des chefs remuans qui eussent du crédit, pour dégénérer en guerre civile, & Dieu sait ce qu'eut produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond la même des deux côtés. Ennemi né de tout esprit de parti, j'avois dit franchement aux uns & aux autres des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'avisai d'un autre

Hhz

expédient, qui dans ma simplicité me parut admirable: c'étoit d'adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés, & de montrer à chaque parti le mérite & la vertu dans l'autre, dignes de l'estime publique & du respect de tous les mortels. Ce projet peu sensé, qui supposoit de la bonne soi dans les hommes, & par lequel je tombois dans le défaut que je reprochois à l'abbé de St. Pierre, eut le succès qu'il devoit avoir; il ne rapprocha point les partis, & ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eut fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un zèle digne du motif qui me l'inspiroit, & je dessinai les deux caractères de Volmar & de Julie, dans un ravissement qui me faisoit espérer de les rendre aimables tous les deux &, qui plus est, l'un par l'autre.

LIVRE IX. 485

Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avois tracées, & de l'arrangement que je leur donnai résultèrent les deux premières parties de la Julie, que je fis & mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur & d'argent pour sécher l'écriture, de la nompareille bleue pour coudre mes cahiers; enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolois comme un autre Pigmalion. Tous les soirs au coin de mon feu, je lisois & relisois ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglottoit avec moi d'attendrissement; la mère qui, ne trouvant point là de complimens, n'y comprenoit rien, res-Hh 3

toit tranquille, & se contentoit dans les momens de silence de me répéter toujours: Monsieur, cela est bien beau.

Mde, D'....y, inquiète de me favoir seul en hiver au milieu des bois dans une maison isolée, envoyoit très-souvent savoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi, & jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurois tort de ne pas spécifier parmi ces témoignages, qu'elle m'envoya son portrait, & qu'elle me demanda des instructions pour avoir le mien, peint par La Tour, & qui avoit été exposé au sallon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ses attentions, qui paroîtra risible, mais qui fait trait à l'histoire de mon caractère par l'impression qu'elle fit sur moi. Un jour qu'il geloit très-fort, en

LIVRE IX. 487 ouvrant un paquet qu'elle m'envoyoit de plusieurs commissions dont elle s'étoit chargée, j'y trouvai un petit jupon de dessous de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquoit avoir porté, & dont elle vouloit que je fisse un gilet. Ce soin, plus qu'amical, me parut si tendre, comme si elle se sut dépouillée pour me vêtir, que dans mon émotion, je baisai vingt fois en pleurant le billet & le jupon: Thérèse me croyoit devenu sou. Il est singulier que de toutes les marques d'amitié que Mde. D'.....y m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché comme celle-là, & que même depuis notre rupture, je n'y ai jamais repensé sans attendriffement. J'ai long-temps conservé son petit billet, & je l'aurois encore, s'il n'eût eu le sort de mes autres billets du même temps.

Hh 4

Quoique mes maux me laissassent alors peu de relâche en hiver, & qu'une partie de celui-ci, je fusse occupé d'y chercher du soulagement, ce fut pourtant à tout prendre, la faison que depuis ma demeure en France, j'ai passée avec le plus de douceur & de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des survenans, je savourai plus que je n'ai fait avant & depuis, cette vie indépendante, égale & simple, dont la jouissance ne faisoit pour moi qu'augmenter le prix, sans autre compagnie que celle des deux gouverneuses en réalité, & celle des deux coufines en idée. C'est alors surtout que je me félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon sens de prendre, sans égard aux clameurs de mes amis, fâche de

LIVRE IX. 48

me voir affranchi de leur tyrannie; & quand j'appris l'attentat d'un forcené, quand Deleyre & Mde. D'....y me parloient dans leurs lettres du trouble & de l'agitation qui régnoient dans Paris, combien je remerciai le ciel de m'avoir éloigné de ces spectacles d'horreurs & de crimes, qui n'eussent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuse que l'aspect des désordres publics m'avoit donnée; tandis que ne voyant plus autour de ma retraite que des objets rians & doux, mon cœur ne se livroit qu'à des sentimens aimables.

Je note ici avec complaisance le cours des derniers momens paisibles qui m'ont été laissés. Le printemps qui suivit cet hiver si calme, vit éclore le germe des malheurs qui me restent à décrire, & dans le tissu desquels on ne verra plus

490 LES CONFESSIONS. d'intervalle semblable où j'aie eu le loisir de respirer.

Je crois pourtant me rappeler que durant cet intervalle de paix, & jusqu'au fond de ma solitude, je ne restai pas tout-à-fait tranquille de la part des H.....s. Diderot me suscita quelque tracasserie, & je suis fort trompé si ce n'est durant cet hiver que parut le Fils naturel, dont j'aurai bientôt à parler. Outre que par des causes qu'on faura dans la suite, il m'est resté peu de monumens sûrs de cette époque, ceux mêmes qu'on m'a laissés sont très-peu précis quant aux dates. Diderot ne datoit jamais ses lettres. Mde. D'....y, Mde. d'H..... ne datoient guères les leurs que du jour de la semaine, & Deleyre faisoit comme elles le plus fouvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre,

LIVRE IX. il a fallu suppléer en tâtonnant des dates incertaines sur lesquelles je ne puis compter. Ainsi ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'aime mieux rapporter ci-après dans un seul article tout ce que

ie puis m'en rappeler.

Le retour du printemps avoit redoublé mon tendre délire, & dans mes érotiques transports, j'avois composé pour les dernières parties de la Julie, plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entr'autre celle de l'Elysée, & de la promenade sur le lac, qui, si je m'en souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir & fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre,

492 LES CONFESSIONS.

il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.

Précisément dans le même temps j'eus de Mde. d'H..... une seconde visite imprévue. En l'absence de son mari, qui étoit capitaine de gendarmerie, & de son amant, qui servoit aussi, elle étoit venue à Eaubonne, au milieu de la vallée de Montmorenci, où elle avoit loué une affez jolie maison. Ce fut de-là qu'elle vint faire à l'Hermitage une nouvelle excursion. A ce voyage elle étoit à cheval & en homme. Quoique je n'aime guères ces sortes de mascarades, je sus pris à l'air romanesque de celle-là, & pour cette fois, ce fut de l'amour. Comme il fut le premier & l'unique en toute ma vie, & que ses suites le rendront à jamais mémorable & terrible à mon souvenir, qu'il me foit permis d'entrer dans quelque détail sur cet article.

LIVRE IX. 493

Mde. la comtesse d'H..... approchoit de la trentaine, & n'étoit point belle, son visage étoit marqué de la petite-vérole, son teint manquoit de finesse, elle avoit la vue basse & les yeux un peu ronds; mais elle avoit de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui tomboient au jarret: sa taille étoit mignonne, & elle mettoit dans tous ses mouvemens de la gaucherie & de la grâce tout-à-la-fois. Elle avoit l'esprit très-naturel & très-agréable; la gaieté, l'étourderie & la naïveté s'y marioient heureusement: elle abondoit en saillies charmantes qu'elle ne recherchoit point, & qui partoient quelquefois malgré elle. Elle avoit plusieurs talens agréables, jouoit du clavecin, dansoit bien, faisoit d'assez jolis vers. Pour son caractère, il étoit angelique; la douceur d'ame en faisoit

le fond, mais hors la prudence & la force, il rassembloit toutes les vertus. Elle étoit surtout d'une telle sûreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la fociété, que ses ennemis mêmes n'avoient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis ceux, ou plutôt celles qui la haïssoient, car pour elle, elle n'avoit pas un cœur qui pût haïr, & je crois que cette conformité contribua beaucoup à me passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié, je ne lui ai jamais oui parler mal des absens, pas même de sa bellesœur. Elle ne pouvoit ni déguiser ce qu'elle pensoit à personne, ni même contraindre aucun de ses sentimens, & je suis persuadé qu'elle parloit de son amant à son mari même, comme elle en parloit à ses amis, à ses connoissances & à tout

LIVRE IX. 495 le monde indifféremment. Enfin, ce qui prouve sans replique la pureté, la sincérité de son excellent naturel, c'est qu'étant sujette aux plus énormes distractions & aux plus risibles étourderies, il lui en échappoit souvent de très-imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offensantes pour qui que ce sut.

On l'avoit mariée très-jeune & malgré elle au comte d'H...., homme de condition, bon militaire, mais joueur, chicaneur, très-peu aimable, & qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de St. L....t tous les mérites de fon mari avec des qualités plus agréables, de l'esprit, des vertus, des talens. S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est sans doute un attachement que sa durée épure, que ses effets honorent & qui ne

496 LES CONFESSIONS. s'est cimenté que par une estime réciproque. C'étoit un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, mais beaucoup pour complaire à St. L....t qu'elle venoit me voir. Il l'y avoit exhortée, & il avoit raison de croire que l'amitié qui commençoit à s'établir entre nous, rendroit cette société agréable à tous les trois. Elle savoit que j'étois instruit de leurs liaisons, & pouvant me parler de lui sans gêne, il étoit naturel qu'elle se plut avec moi. Elle vint, je la vis, j'étois ivre d'amour sans objets, cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle, je vis ma Julie en Mde. d'H....., & bientôt je ne vis plus que Mde. d'H....., mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idôle de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de St. L....t en amante passionnée. Force contagieuse

Livre IX. contagieuse de l'amour! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étois saisi d'un frémissement délicieux, que je n'avois éprouvé jamais auprès de personne. Elle parloit & je me sentois ému; je croyois ne faire que m'intéresser à ses sentimens quand j'en prenois de semblables; j'avalois à longs traits la coupe empoisonnée dont je ne sentois encore que la douceur. Enfin sans que je m'en apperçusse & sans qu'elle s'en apperçut, elle m'inspira pour elle-même, tout ce qu'elle exprimoit pour son amant. Hélas! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour!

Malgré les mouvemens extraordinaires que j'avois éprouvés auprès d'elle, je ne m'apperçus pas

Ti

Tome III,

d'abord de ce qui m'étoit arrivé: ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je sus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mde. d'H...... Alors mes yeux se dessillèrent; je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la manière dont je me conduirois avec elle, comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étois pas déterminé quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte, compagne du mal, me rendit muet, tremblant devant elle; je n'osois ouvrir la bouche ni lever les yeux; j'étois dans un trouble inexprimable, qu'il étoit impossible qu'elle ne vit pas. Je pris le parti de le lui avouer, & de lui en laisser deviner la cause:

LIVRE IX. 499

c'étoit la lui dire assez clairement. Si j'eusse été jeune & aimable & que dans la fuite Mde. d'H...... eut été foible, je blâmerois ici sa conduite; mais tout cela n'étoit pas, je ne puis que l'applaudir & l'admirer. Le parti qu'elle prit, étoit également celui de la générosité & de la prudence. Elle ne pouvoit s'éloigner brusquement de moi, sans en dire la cause à St. L....t qui l'avoit lui - même engagée à me voir; c'étoit exposer deux amis à une rupture, & peut-être à un éclat qu'elle vouloit éviter. Elle avoit pour moi de l'estime & de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie, sans la flatter elle la plaignit & tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien aise de conserver à son amant & à elle-même un ami dont elle faisoit cas : elle ne parloit de rien avec plus de plaisir que de

l'intime & douce société que nous pourrions former entre nous trois, quand je serois devenu raisonnable; elle ne se bornoit pas toujours à ces exhortations amicales, & ne m'épargnoit pas au besoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même, sitôt que je sus seul je revins à moi; j'étois plus calme après avoir parlé: l'amour connu de celle qui l'inspire en devient plus supportable.

La force avec laquelle je me reprochois le mien m'en eut dû guérir, si la chose eut été possible. Quels puissans motifs n'appelai-je point à mon aide pour l'étousser! Mes mœurs, mes sentimens, mes principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt consié par l'amitié, le ridicule ensin de brûler à mon âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit, ni me rendre aucun retour, ni me laisser aucun espoir: passion de plus, qui loin d'avoir rien à gagner par la constance, devenoit moins souf-

frable de jour en jour.

Qui croiroit que cette dernière considération qui devoit ajouter du poids à toutes les autres, fut celle qui les éluda? quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire d'une solie nuisible à moi seul? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour Mde. d'H......? Ne diroit-on pas à mes présomptueux remords, que ma galanterie, mon air, ma parure vont la séduire? Eh! pauvre Jean Jaques, aime à ton aise en sûreté de conscience, & ne crains pas que les soupirs nuisent à St. L,....t.

On a vu que jamais je ne fus.

1 i 3

avantageux, même dans ma jeunesse. Cette façon de penser étoit dans mon tour d'esprit, elle flattoit ma passion; c'en sut assez pour m'y livrer sans réserve, & rire même de l'impertinent scrupule que je croyois m'être fait par vanité plus que par raison. Grande leçon pour les ames honnêtes, que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre, en se masquant toujours de quelque sophisme, & souvent de quelque vertu.

Coupable sans remords, je le sus bientôt sans mesure; & de grâce, qu'on voie comment ma passion suivit la trace de mon naturel pour m'entraîner ensin dans l'abîme. D'abord elle prit un air humble pour me rassurer, & pour me rendre entreprenant, elle poussa cette humilité jusqu'à la désiance. Mde.

LIVRE IX. d'H....., sans cesser de me rappeler à mon devoir, à la raison, sans jamais flatter un moment ma folie, me traitoit au reste avec la plus grande douceur, & prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eut suffi, je le proteste, si je l'avois crue sincère; mais la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour désormais si peu convenable à mon âge, à mon maintien, m'avoit avili aux yeux de Mde. d'H....., que cette jeune folle ne vouloit que se divertir de moi & de mes douceurs surannées, qu'elle en avoit fait confidence à St. L....t, & que l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer son amant dans ses vues, ils s'entendoient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête & me persisser. Cette bêtise qui m'avoit

fait extravaguer à vingt-six ans, au près de Mde. de L....e, que je ne connoissois pas, m'eut été pardonnable à quarante-cinq, auprès de Mde. d'H....., si j'eusse ignoré qu'elle & son amant étoient trop honnêtes gens l'un& l'autre, pour se faire un aussi barbare amusement.

Mde. d'H...... continuoit à me faire des visites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimoit à marcher ainsi que moi : nous faisions de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer & de l'oser dire, j'aurois été dans la plus douce situation, si mon extravagance n'en eut détruit tout le charme. Elle ne comprit rien d'abord à la sotte humeur avec laquelle je recevois ses caresses: mais mon cœur, incapable de savoir jamais rien cacher de ce qui s'y passe, ne lui laissa pas long-temps ignorer mes soupçons;

LIVRE IX. 505 elle en voulut rire; cet expédient ne réussit pas; des transports de rage en auroient été l'effet : elle changea de ton. Sa compatissante douceur fut invincible; elle me fit des reproches qui me pénétrèrent; elle me témoigna sur mes injustes craintes des inquiétudes dont j'abusai. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit nul autre moyen de me rassurer. Je devins pressant, le pas étoit délicat. Il est étonnant, il est unique peut - être qu'une femme ayant pu venir jusqu'à marchander, s'en soit tirée à si bon compte. Elle ne me refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder. Elle ne m'accorda rien qui put la rendre infidelle, & j'eus l'humiliation de voir que l'embrasement dont ses légères faveurs allumoient mes sens, n'en porta ja-

mais aux siens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part qu'il ne faut rien accorder aux sens quand on veut leur refufer quelque chose. Pour connoître combien cette maxime se trouva fausse avec Mde. d'H....., & combien elle eut raison de compter sur elle-même, il faudroit entrer dans les détails de nos longs & fréquens tête-à-têtes, & les suivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous passâmes ensemble, dans une intimité presque sans exemple, entre deux amis de différens sexes, qui se renferment dans les bornes dont nous ne sortimes jamais. Ah! si j'avois tardé si long-temps à sentir le véritable amour, qu'alors mon cœur & mes sens lui payèrent bien l'arrérage! & quels font donc les transports qu'on doit éprouver auprès d'un objet aimé qui nous

LIVRE IX.

507

aime, si même un amour non-partagé peut en inspirer de pareils!

Mais j'ai tort de dire un amour non-partagé; le mien l'étoit en quelque sorte; il étoit égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un & l'autre; elle pour son amant, moi pour elle; nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondoient. Tendres confidens l'un de l'autre, nos sentimens avoient tant de rapport, qu'il étoit impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose; & toutefois au milieu de cette délicieuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment; & moi je proteste, je jure, que si, quelquesois égaré par mes sens, j'ai tenté de la rendre infidelle, jamais je ne l'ai véritablement désiré. La véhémence de ma passion la contenoit par elle-même. Le

devoir des privations avoit exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur; en souiller la divine image eut été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime, il a cent fois été commis dans mon cœur: mais avilir ma Sophie? ah cela se pouvoit-il jamais! non, non, je le lui ai cent fois dit à elle-même; eussai-je été le maître de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion, hors quelques courts momens de délire, j'aurois refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la posséder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Eaubonne; dans mes fréquens voyages, il m'est arrivé quelquesois d'y coucher; un soir, après avoir soupé tête-à-tête, nous allâmes nous promener au jardin, par Livre IX. 509 un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin étoit un assez grand taillis par où nous fûmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avois donné l'idée, & qu'elle avoit fait exécuter.

Souvenir immortel d'innocence & de jouissance! Ce fut dans ce bosquet qu'assis auprès d'elle, sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvemens de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première & l'unique fois de ma vie; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre & le plus ardent peut porter d'aimable & de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai fur ses genoux! que je lui en fis verser malgré elle! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria:

Non, jamais homme ne fut si aimable, & jamais amant n'aima comme vous! Mais votre ami St. L....t nous écoute, & mon cœur ne fauroit aimer deux fois. Je me tus en foupirant; je l'embrassai : quel embrassement! Mais ce fut tout. Il y avoit fix mois qu'elle vivoit feule, c'est-à-dire, loin de son amant & de son mari; il y en avoit trois que je la voyois presque tous les jours, & toujours l'amour en tiers entr'elle & moi. Nous avions foupé tête-àtête, nous étions seuls, dans un bosquet au clair de la lune, & après deux heures de l'entretien le plus vif & le plus tendre, elle fortit au milieu de la nuit de ce bosquet & des bras de son ami aussi intacte, aussi pure de corps & de cœur qu'elle y étoit entrée. Lecteur, pesez toutes ces circonstances; je n'ajouterai rien de plus.

LIVRE IX. 51

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me laissoient tranquille, comme auprès de Thérèse & de maman. Je l'ai déjà dit, c'étoit de l'amour cette fois, & l'amour dans toute son énergie & dans toutes ses fureurs. Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémissemens, ni les palpitations, ni les mouvemens convulsifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvois continuellement, on en pourra juger par l'effet que sa seule image faisoit sur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Hermitage à Eaubonne : je passois par les côteaux d'Andilly, qui sont charmans. Je rêvois en marchant à celle que j'allois voir, à l'accueil caressant qu'elle me feroit, au baiser qui m'attendoit à mon arrivée. Ce feul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrasoit

1 512 LES CONFESSIONS.

le sang à tel point, que ma tête se troubloit; un éblouissement m'aveugloit, mes genoux tremblans ne pouvoient me soutenir, j'étois forcé de m'arrêter, de m'asseoir; toute ma machine étoit dans un désordre inconcevable: j'étois prêt à m'évanouir. Instruit du danger, je tâchois en partant de me distraire & de penser à autre chose. Je n'avois pas fait vingt pas que les mêmes souvenirs & tous les accidens qui en étoient la suite, revenoient m'affaillir sans qu'il me fût possible de m'en délivrer, & de quelque façon que je m'y fois pu prendre, je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément. J'arrivois à Eaubonne foible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyois, tout étoit réparé; je ne sentois plus auprès d'elle que l'importunité d'une

Livre IX. d'une vigueur inépuisable & toujours inutile. Il y avoit sur ma route, à la vue d'Eaubonne, une terrasse agréable, appelée le mont Olimpe, où nous nous rendions quelquefois, chacun de notre côté. J'arrivois le premier, j'étois fait pour l'attendre; mais que cette attente me coûtoit cher! Pour me distraire, j'essayois d'écrire avec mon crayon des billets que j'aurois pu tracer du plus pur de mon sang: je n'en ai jamais pu achever un qui fût lisible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvoit voir autre chose que l'état vraiment déplorable où j'étois en l'écrivant. Cet état, & surtout sa durée, pendant trois mois d'irritation continuelle & de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, & finit Kk Tome III.

par me donner une incommodité que j'emporterai, ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus combustible, mais le plus timide en même temps, que petit-être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'ayent été comptés sur la terre : ici commence le long tissu des malheurs de ma vie, où l'on verra peu d'interruption.

On a vu dans tout le cours de ma vie, que mon cœur transparent comme le cristal n'a jamais su cacher, durant une minute entière, un sentiment un peu vif qui s'y sût résugié. Qu'on juge s'il me sut possible de cacher long-temps mon amour pour Mde. d'H...... Notre intimité frappoit tous les yeux, nous n'y mettions ni secret ni

LILVRE IX. 515 mystère. Elle n'étoit pas de nature à en avoir besoin, & comme Mde. d'H..... avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qu'elle ne se reprochoit point; que j'avois pour elle une estime dont personne ne connoissoit mieux que moi toute la justice; elle, franche, distraite, étourdie; moi, vrai, mal-adroit, fier, impatient, emporté, nous donnions encore fur nous, dans notre trompeuse fécurité, beaucoup plus de prises que nous n'aurions fait, si nous en eussions été coupables. Nous allions l'un & l'autre à la C....e; nous nous y trouvions souvent ensemble, quelquesois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire; nous promenant tous les jours tête-à-tête en parlant de nos amours, de nos devoirs, de notre ami, de nos innocens proiets, dans le parc, vis-à-vis l'ap-Kk 2

516 LES Confessions.

partement de Mde. D....y, sous ses fenêtres, d'où, ne cessant de nous examiner, & se croyant bravée, elle assouvissoit son cœur par ses yeux, de rage & d'indi-

gnation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur, surtout quand elle est vive, Mde. D'.....y, violente mais réfléchie, possède surtout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir, de ne rien soupçonner, & dans le même temps qu'elle redoubloit avec moi d'attentions, de soins, & presque d'agaceries, elle affectoit d'accabler sa belle - sœur de procédés malhonnêtes, & de marques d'un dédain, qu'elle sembloit vouloir me communiquer. On juge bien qu'elle ne réussissoit pas; mais j'étois au supplice. Déchiré de sentimens contraires, en même temps que j'étois

Le ver E IX. 517
touché de ses caresses, j'avois peine à contenir ma colère quand je la voyois manquer à Mde. d'H......
La douceur angelique de celle-ci lui faisoit tout endurer sans se plaindre, & même sans lui en savoir plus mauvais gré.

Elle étoit d'ailleurs souvent si distraite, & toujours si peu sensible à ces choses-là, que la moitié du temps elle ne s'en appercevoit pas.

J'étois si préoccupé de ma pafsion, que ne voyant rien que Sophie, (c'étoit un des noms de Mde. d'H....) je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maison & des survenans. Le baron d'H....k qui n'étoit jamais venu que je sache à la C.....e, fut au nombre de ces derniers. Si j'eusse été aussi désiant que je le suis devenu dans la suite, j'aurois sort soupçonné Mde, D'....y d'avoir ar-

Kk 3

rangé ce voyage, pour lui donner l'amusant cadeau de voir le Citoyen amoureux. Mais j'étois alors si bête que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma stupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron l'air plus content, plus jovial qu'à son ordinaire. Au lieu de me regarder en noir selon sa coutume, il me lâchoit cent propos goguenards, auxquels je ne comprenois rien. l'ouvrois de grands yeux sans rien répondre: Mde. D'....y se tenoit les côtés de rire; je ne savois sur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne passoit encore les bornes de la plaisanterie, tout ce que j'aurois eu de mieux à faire si je m'en étois apperçu, eut été de m'y prêter. Mais il est vrai qu'à travers la railleuse gaieté du baron, l'on voyoit briller dans ses yeux PULIVRE IX. SI9

une maligne joie, qui m'auroit peutêtre inquiété, si je l'eusse aussi bien remarquée alors, que je me la rap-

pelai dans la suite.

Un jour que j'allai voir Mde. d'H..... à Eaubonne au retour d'un de ses voyages de Paris, je la trouvai triste, & je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre parce que Mde. de B.....e, sœur de son mari, étoit - là: mais sitôt que je pus trouver un moment je lui marquai mon inquiétude. Ah! me dit-elle en soupirant, je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. St. L....t est instruit & mal instruit. Il me rend justice; mais il a de l'humeur, dont, qui pis est, il me cache une partie. Heureusement je ne lui ai rien tû de nos liaisons, qui se sont faites sous ses auspices. Mes lettres étoient pleines de vous

Kk 4

ainsi que mon cœur: je ne lui ai caché que votre amonr insensé, dont j'espérois vous guérir, & dont, sans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous à desservi; on m'a fait tort, mais n'importe. Ou rompons tout-à-fait, ou soyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant.

Ce fut-là le premier moment où je sus sensible à la honte de me voir humilié par le sentiment de ma faute, devant une jeune semme dont j'éprouvois les justes reproches, & dont j'aurois dû être le Mentor. L'indignation que j'en resfentis contre moi-même eut suffi pent-être pour surmonter ma foiblesse, si la tendre compassion que m'en inspiroit la victime, n'eut encore amolli mon cœur. Hélas! étoit-ce le moment de pouvoir l'en-

LIVRE IX. 52P

durcir lorsqu'il étoit inondé par des larmes qui le pénétroient de toutes parts? Cet attendrissement se changea bientôt en colère contre les vils délateurs, qui n'avoient vu que le mal d'un sentiment criminel, mais involontaire, sans croire, sans imaginer même la sincère honnêteté de cœur qui le rachetoit. Nous ne restâmes pas long-temps en doute sur la main d'où partoit le coup.

Nous savions l'un & l'autre que Mde. D'....y étoit en commerce de lettres avec St. L...t. Ce n'étoit pas le premier orage qu'elle avoit suscité à Mde. d'H....., dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher, & que les succès de quelques uns de ces efforts faisoient trembler pour la suite. D'ailleurs, G...., qui, ce me semble, avoit suivi M. de C....s à l'armée, étoit en

Westphalie aussi bien que St. L....t; ils se voyoient quelquesois. G... avoit sait auprès de Mde. d'H..... quelques tentatives qui n'avoient pas réussi. G... trèspiqué cessa tout-à-coup de la voir. Qu'on juge du sang-froid avec lequel, modeste comme on sait qu'il l'est, il lui supposoit des préférences pour un homme plus âgé que lui, & dont lui G..., depuis qu'il fréquentoit les grands, ne parloit plus que comme de son protégé.

Mes foupçons fur Mde. D'....y fe changèrent en certitude, quand j'appris ce qui s'étoit passé chez moi. Quand j'étois à la C....e Thérèse y venoit souvent, soit pour m'apporter mes lettres, soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaise santé. Mde. D'....y lui avoit demandé, si nous ne nous écrivions pas Mde. d'H.....&

L I V R E IX. 523

moi. Sur son aveu, Mde. D'....y la pressa de lui remettre les lettres de Mde. d'H....., l'assurant qu'elle les recachetteroit si bien qu'il n'y paroîtroit pas. Thérèse sans montrer combien cette proposition la scandalisoit, & même sans m'avertir, se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle m'apportoit: précaution très - heureuse, var Mde. D'....y la faisoit guetter à son arrivée, & l'attendant au passage, poussa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavette. Elle fit plus: s'étant un jour invitée à venir avec M. de M.....y dîner à l'Hermitage pour la première fois depuis que i'v demeurois, elle prit le temps que je me promenois avec M.....y pour entrer dans mon cabinet avec la mère & la fille, & les presser de lui montrer les lettres de Mde. d'H..... Si la mère eut su où

elles étoient, les lettres étoient livrées; mais heureusement la fille feule le favoit, & nia que j'en eusse conservé aucune. Mensonge assurément plein d'honnêteté, de fidélité, de générofité, tandis que la vérité n'eut été qu'une perfidie. Mde. D'....y voyant qu'elle ne pouvoit la féduire s'efforça de l'irriter par la jalousie, en lui reprochant sa facilité & son aveuglement. Comment pouvez-vous, lui dit-elle, ne pas voir qu'ils ont entr'eux un commerce criminel? Si, malgré tout ce qui frappe vos yeux, vous avez besoin d'autres preuves, prêtezvous donc à ce qu'il faut faire pour les avoir : vous dites qu'il déchire les lettres de Mde. d'H...., aussitôt qu'il les a lues. Hé bien, recueillez avec soin les pièces & donnez-les moi; je me charge de les rassembler. Telles étoient les

LIVRE IX. 525 leçons que mon amie donnoit à ma compagne.

Thérèse eut la discrétion de me taire affez long-temps toutes ces tentatives; mais voyant mes perplexités, elle se crut obligée à me tout dire, afin que, sachant à qui ravois à faire, je prisse mes mesures pour me garantir des trahisons qu'on me préparoit. Mon indignation, ma fureur ne peut se décrire. Au lieu de dissimuler avec Mde. D'....y à son exemple, & de me servir de contre-ruses, je me livrai sans mesure à l'impétuosité de mon naturel, & avec mon étourderie ordinaire, j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence par les lettres suivantes, qui montrent suffisamment la manière de procéder de l'un & de l'autre en cette occasion.

Billet de Mde. D'....y.

" Pourquoi donc ne vous vois-je " pas, mon cher ami? Je suis in-" quiète de vous. Vous m'aviez " tant promis de ne faire qu'aller " & venir de l'Hermitage ici. Sur " cela, je vous ai laissé libre; & " point du tout, vous laissez pas-" ser huit jours. Si on ne m'avoit " pas dit que vous étiez en bonne " fanté, je vous croirois malade. Je " vous attendois avant-hier ou "hier, & je ne vous vois point " arriver. Mon Dieu, qu'avez-vous " donc? Vous n'avez point d'affai-" res: vous n'avez pas non plus " de chagrins; car je me flatte que " vous seriez venu sur le champ " me les confier. Vous êtes donc " malade! tirez-moi d'inquiétude " bien vite, je vous en prie. Adieu " mon cher ami: que cet adieu me a donne un bon jour de vous.

Réponse.

"Je ne puis rien vous dire encore. J'attends d'être mieux inftruit, & je le serai tôt ou tard. "En attendant, soyez sûre que l'innocence accusée, trouvera un défenseur assez ardent pour donner quelque repentir aux calomniateurs quels qu'ils soient. "

Second Billet de la même.

"Savez-vous que votre lettre "m'effraie? qu'est-ce qu'elle veut "donc dire? Je l'ai relue plus de "vingt-cinq sois. En vérité, je n'y "comprends rien. J'y vois seule-"ment que vous êtes inquiet & "tourmenté, & que vous attendez "que vous ne le soyez plus pour "m'en parler. Mon cher ami, est-"ce-là ce dont nous étions conve-"nus? qu'est-donc devenue cette

"amitié, cette confiance, & com-" ment l'ai-je perdue? Est-ce contre , moi ou pour moi que vous êtes "fâché? Quoi qu'il en soit, venez "des ce foir, je vous en conjure; " fouvenez-vous que vous m'avez "promis, il n'y a pas huit jours, de "ne rien garder fur le cœur, & de " me parler fur le champ. Mon cher " ami, je vis dans cette confiance.... "Tenez, je viens encore de lire "votre lettre; je n'y conçois pas ; davantage, mais elle me fait trem-"bler. Il me semble que vous êtes " cruellement agité. Je voudrois " vous calmer, mais comme j'ignore , le sujet de vos inquiétudes, je ne " sais que vous dire, sinon que me " voilà tout aussi malheureuse que "vous, jusqu'à ce que je vous aie " vu. Si vous n'êtes pas ici ce soir 5 à fix heures, je pars demain pour "l'Hermitage quelque temps qu'il " fasse

LIVRE IX. 529

"fasse & dans quelqu'état que je "fois; car je ne saurois tenir à cette "inquiétude. Bonjour, mon cher "bon ami. A tout hasard, je risque "de vous dire, sans savoir si vous "en avez besoin ou non, de tâcher "de prendre garde & d'arrêter "les progrès que fait l'inquiétude "dans la solitude. Une mouche de-"vient un monstre, je l'ai souvent "éprouvé. "

Réponse.

"Je ne puis vous aller voir, ni "recevoir votre visite, tant que "durera l'inquiétude où je suis. La "confiance dont vous parlez, n'est "plus, & il ne vous sera pas aisé "de la recouvrer. Je ne vois à pré"sent dans votre empressement que "le désir de tirer des aveux d'au"trui, quelqu'avantage qui con"vienne à vos vues, & mon cœur Tome III.

"fi prompt à s'épancher dans un "cœur qui s'ouvre pour le recevoir, "fe ferme à la ruse & à la finesse. Je "reconnois votre adresse ordinaire "dans la difficulté que vous trouvez "à comprendre mon billet. Me "croyez-vous assez dupe pour pen-"fer que vous ne l'ayez pas com-"pris? Non; mais je saurai vaincre "vos subtilités à force de franchise. "Je vais m'expliquer plus claire-"ment, afin que vous m'entendiez "encore moins.

"Deux amans bien unis & di"gnes de s'aimer, me sont chers:
"je m'attends bien que vous ne
"saurez pas qui je veux dire, à
"moins que je ne vous les nomme.
"Je présume qu'on a tenté de les
"désunir, & que c'est de moi qu'on
"s'est servi pour donner de la ja"lousie à l'un des deux. Le choix
"n'est pas sort adroit, mais il a

LIVREIX. 531 5 paru commode à la méchanceté, "& cette méchanceté, c'est vous » que j'en soupconne. J'espère que "ceci devient plus clair. "Ainfi donc la femme que j'ef-, time le plus, auroit, de mon su, l'infamie de partager son cœur & si sa personne entre deux amans, & moi celle d'être un de ces deux "lâches? Si je savois qu'un seul " moment de la vie vous eussiez " pu penser ainsi d'elle ou de moi, s je vous haïrois jusqu'à la mort. » Mais c'est de l'avoir dit, & non de l'avoir penséque je vous taxe. Je ne comprends pas en pareil s cas, auquel c'est des trois que » vous avez voulu nuire; mais fi » vous aimez le repos, craignez » d'avoir eu le malheur de réuffir. " Je n'ai caché ni à vous ni à elle s tout le mal que je pense de certaines liaisons, mais je veux L1 2

" qu'elles finissent par un moyen " aussi honnête que sa cause, & " qu'un amour illégitime se change " en une éternelle amitié. Moi qui " ne sis jamais de mal à personne, " servirois - je innocemment à en " faire à mes amis? Non, je ne vous " le pardonnerois jamais, je devien-" drois votre irréconciliable enne-" mi. Vos secrets seuls seroient res-" pectés; car je ne serai jamais un " homme sans soi.

"Je n'imagine pas que les per"plexités où je suis puissent durer
"bien long-temps. Je ne tarderai
"pas à savoir si je me suis trompé.
"Alors j'aurai peut-être de grands
"torts à réparer, & je n'aurai rien
"fait en ma vie de si bon cœur.
"Mais savez-vous comment je ra"chetterai mes fautes durant le
"peu de temps qui me reste à pas"ser près de vous? En faisant ce

LIVRE IX. 533 " que nul autre ne fera que moi; " en vous disant franchement ce " qu'on pense de vous dans le mon-

" de, & les brèches que vous avez " à réparer à votre réputation. Mal-

" gré tous les prétendus amis qui " vous entourent, quand vous m'au-

" rez vu partir, vous pourrez dire " adieu à la vérité; vous ne trou-

" verez plus personne qui vous la

" dise. "

Troisième Lettre de la même.

"Je n'entendois pas votre lettre " de ce matin: je vous l'ai dit, parce " que cela étoit. J'entends celle de " ce foir, n'ayez pas peur que j'y " réponde jamais; je suis trop pres-" sée de l'oublier, & quoique vous " me fassiez pitié, je n'ai pu me " défendre de l'amertume dont elle " me remplit l'ame. Moi! user de " ruses, de finesses avec vous! moi! " accufée de la plus noire des infa-" mies! Adieu, je regrette que vous " ayez la. . . . adieu, je ne sais " ce que je dis . . . adieu: je serai " bien pressée de vous pardonner. " Vous viendrez quand vous vou-" drez; vous serez reçu mieux que " ne l'exigeroient vos soupçons. " Dispensez-vous seulement de vous " mettre en peine de ma réputa-" tion. Peu m'importe celle qu'on " me donne. Ma conduite est bonne, " & cela me sufsit. Au surplus, j'i-" gnorois absolument ce qui est

534 LES Confessions.

" font aussi chères qu'à vous ".

Cette dernière lettre me tirad'un terrible embarras & me replongea dans un autre qui n'étoit
guères moindre. Quoique toutes
ces lettres & réponses fussent allées
& venues dans l'espace d'un jour
avec une extrême rapidité, cet in-

" arrivé aux deux personnes qui me

tervalle avoit suffi pour en mettre entre mes transports de fureur, & pour me laisser résléchir sur l'énormité de mon imprudence. Mde. d'H..... ne m'avoit rien tant recommandé que de rester tranquille, de lui laisser le soin de se tirer seule de cette affaire, & d'éviter, surtout dans le moment même, toute rupture & tout éclat; & moi, par les infultes les plus ouvertes & les plus atroces, j'allois achever de porter la rage dans le cœur d'une femme qui n'y étoit déjà que trop disposée. Je ne devois naturellement attendre de sa part qu'une réponse si lière, si dédaigneuse, si méprisante, que je n'aurois pu, sans la plus indigne lâcheté, m'abstenir de quitter sa maison sur le champ. Heureusement, plus adroite encore que je n'étois emporté, elle évita par le tour de sa réponse de me

réduire à cette extrêmité. Mais il falloit ou sortir ou l'aller voir sur le champ; l'alternative étoit inévitable: Je pris le dernier parti, fort embarrassé de ma contenance. dans l'explication que je prévoyois. Car comment m'en tirer fans compromettre ni Mde. d'H..... ni Thérèse? & malheur à celle que j'aurois nommée! il n'y avoit rien que la vengeance d'une femme implacable & intrigante, ne me fit craindre pour celle qui en seroit l'objet. C'étoit pour prévenir ce malheur que je n'avois parlé que de soupçons dans mes lettres, afin d'être dispensé d'énoncer mes preuves. Il est vrai que cela rendoit mes emportemens plus inexcufables, nuls fimples foupçons ne pouvant m'autoriser à traiter une femme, & furtout une amie, comme je venois de traiter Mde. D'....y.

LIVRE IX.

Mais ici commence la grande & noble tâche que j'ai dignement remplie, d'expier mes fautes & mes foiblesses cachées, en me chargeant de fautes plus graves dont j'étois incapable, & que je ne commis

jamais.

Je n'eus pas à soutenir la prise que j'avois redoutée, & j'en fus quitte pour la peur. A mon abord, Mde. D'....y me fauta au cou en fondant en larmes. Cet accueil inattendu, & de la part d'une ancienne amie, m'émut extrêmement; je pleurai beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avoient pas grand sens; elle m'en dit quelquesuns qui en avoient encore moins, & tout finit là. On avoit servi; nous allâmes à table, où dans l'attente de l'explication que je croyois remise après le soupé, je fis mauvaise figure; car je suis tellement subju-

gué par la moindre inquiétude qui m'occupe, que je ne la faurois cacher aux moins clairvoyans. Mon air embarrassé devoit lui donner du courage; cependant elle ne risqua point l'aventure: il n'y eut pas plus d'explication après soupé qu'avant. Il n'y en ent pas plus le lendemain, & nos filencieux tête-à-têtes ne furent remplis que de choses indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par lesquels lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons, je lui protestois avec bien de la vérité, que s'ils se trouvoient mal fondés, ma vie entière seroit employée à réparer leur injustice. Elle ne marqua pas la moindre curiosité de savoir précisément quels étoient ces soupçons, ni comment ils m'étoient venus, & tout notre raccommodement, tant de

LIVRE IX.

fa part que de la mienne, confifta dans l'embrassement du premier abord. Puisqu'elle étoit seule offensée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclaircissement qu'elle ne cherchoit pas elle-même, & je m'en retournai comme j'étois venu. Continuant au reste à vivre avec elle comme auparavant, j'oubliai bientôt presque entièrement cette querelle, & je crus bêtement qu'elle l'oublioit elle-même, parce qu'elle paroissoit ne s'en plus souvenir.

Ce ne fut pas là, comme on verra bientôt, le feul chagrin que m'attira ma foiblesse; mais j'en avois d'autres non moins sensibles que je ne m'étois point attirés, & qui n'avoient pour cause que le désir de m'arracher de ma solitude (*)

^(*) C'est à-dire d'en arracher la vieille, dont en avoit besoin pour arranger le complot. Il est

540 LES CONFESSIONS. à force de m'y tourmenter. Ceuxci me venoient de la part de Diderot & des H......s. Depuis mon établissement à l'Hermitage, Diderot n'avoit cessé de m'y harceler, soit par lui-même, soit par De Leyre, & je vis bientôt aux plaisanteries de celui-ci, sur mes courses boscaresques, avec quel plaisir ils avoient travesti l'hermite en galant berger. Mais il n'étoit pas question de cela dans mes prises avec Diderot; elles avoient des causes plus graves. Après la publication du Fils naturel, il m'en avoit envoyé un exemplaire, que j'avois lu avec l'intérêt & l'attention qu'on donne aux ouvrages d'un ami. En lisant l'espèce de Poëtique

LIVRE IX. 1 541 en dialogue qu'il y a jointe, je fus surpris & même un peu contristé, d'y trouver parmi plusieurs choses désobligeantes, mais tolérables contre les solitaires, cette âpre & dure sentence, sans aucun adoucissement. Il n'y a que le méchant qui soit seul. Cette sentence est équivoque & présente deux sens, ce me semble; l'un très-vrai, l'autre très-faux; puisqu'il est même impossible qu'un homme qui est, & veut être seul, puisse & veuille nuire à personne, & par conféquent qu'il soit un méchant. La sentence en elle-même exigeoit donc une interprétation; elle l'exigeoit bien plus encore de la part d'un auteur, qui, lorsqu'il imprimoit cette sentence, avoit un ami retiré dans une solitude. Il me paroissoit choquant & malhonnête, ou d'avoir oublié en la publiant cet ami solitaire, ou s'il s'en

étonnant que, durant tout ce long orage, ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi, mais elle qu'on vouloit ravoir à Paris.

étoit souvenu, de n'avoir pas fait; du moins en maxime générale, l'honorable & juste exception qu'il devoit, non-seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui dans tous les temps ont cherché le calme & la paix dans la retraite, & dont, pour la première sois depuis que le monde existe, un écrivain s'avise avec un trait de plume, de faire indistinctement autant de scélérats.

l'estimois sincèrement, & je comptois avec une entière confiance sur les mêmes sentimens de sa part. Mais excédé de son infatigable obstination à me contrarier éternellement sur mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, sur tout ce qui n'intéressoit que moi seul; révolté de voir un homme plus jeune que moi vouloir à toute.

LIVRE IX. 543

force me gouverner comme un enfant; rebuté de sa facilité à promettre, & de sa négligence à tenir; ennuvé de tant de rendez-vous donnés & manqués de sa part, & de sa fantaisse d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer de. . rechef; gêné de l'attendre inutiment trois ou quatre fois par mois les jours marqués par lui-même, & de dîner seul le soir, après être allé au - devant de lui jusqu'à St. Denis, & l'avoir attendu toute la journée, j'avois déjà le cœur plein de ses torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave & me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre, mais avec une douceur & un attendrissement qui me fit inonder mon papier de mes larmes, & ma lettre étoit assez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devineroit jamais qu'elle fut sa

544 LES Confessions.

réponse sur cet article; la voici mot pour mot. "Je suis bien aise " que mon ouvrage vous ait plû, » qu'il vous ait touché. Vous n'êtes " pas de mon avis sur les hermites; " dites-en tant de bien qu'il vous " plaira, vous serez le seul au monde "dont j'en penserai : encore y au-" roit-il bien à dire là-dessus, si l'on " pouvoit vous parler sans vous fâ-" cher. Une femme de quatre-vingt "ans! &c. On m'a dit une phrase " d'une lettre du fils de Mde. D'....y " qui a dû vous peiner beaucoup, " ou je connois mal le fond de vo-"tre ame. "

Il faut expliquer les deux dernières phrases de cette lettre.

Au commencement de mon séjour à l'Hermitage, Mde. le Vasseur parut s'y déplaire & trouver l'habitation trop seule. Ses propos làdessus m'étant revenus, je lui offris

LIVRE IX. de la renvoyer à Paris si elle s'y plaisoit davantage, d'y payer son loyer, & d'y prendre le même soin d'elle que si elle étoit encore avec moi. Elle rejeta mon offre, me protesta qu'elle se plaisoit fort à l'Hermitage, que l'air de la campagne lui faisoit du bien; & l'on voyoit que cela étoit vrai, car elle v rajeunissoit, pour ainsi dire, & s'v portoit beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'assura même qu'elle eut été dans le fond très-fâchée que nous quittassions l'Hermitage, qui réellement étoit un féjour charmant; aimant fort le petit tripotage du jardin & des fruits dont elle avoit le maniement, mais qu'elle avoit dit ce qu'on lui avoit fait dire, pour m'engager à retourner à Paris.

Cette tentative n'ayant pas réussi, ils tâchèrent d'obtenir par le scruz Tome III. M m

546 LES CONFESSIONS. pule l'effet que la complaisance n'avoit pas produit, & me firent un crime de garder là cette vieille femme, loin des secours dont elle pouvoit avoir besoin à son âge; fans fonger qu'elle & beaucoup d'autres vieilles gens, dont l'excellent air du pays prolongeoit la vie, pouvoient tirer ces secours de Montmorenci, que j'avois à ma porte, & comme s'il n'y avoit des vieillards qu'à Paris, & que partout ailleurs ils fussent hors d'état de vivre. Mde. le Vasseur qui mangeoit beaucoup & avec une extrême voracité. étoit sujette à des débordemens de bile & à de fortes diarrhées, qui lui duroient quelques jours & lui servoient de remède. A Paris, elle n'y faisoit jamais rien, & laissoit agir la nature. Elle en usoit de même à l'Hermitage, fachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à

LIVRE IX. 547 faire. N'importe, parce qu'il n'y avoit pas des médecins & des apothicaires à la campagne, c'étoit vouloir sa mort que de l'y laisser, quoiqu'elle s'y portât très-bien. Diderot auroit dû déterminer à quel âge il n'est plus permis, sous peine d'homicide, de laisser vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'étoit là une des deux accusations atroces sur lesquelles il ne m'exceptoit pas de sa sentence qu'il n'y avoit que le méchant qui sût seul, & c'étoit ce que signifioit son exclamation pathétique & l'et cætera qu'il y avoit bénignement ajouté: Une semme de quatre-vingt ans! Esc.

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche qu'en m'en rapportant à Mde. le Vasseur ellemême. Je la priai d'écrire naturellement son sentiment à Mde. D'....y. Pour la mettre plus à son aise, je ne

Mm 2

548 LES CONFESSIONS. voulus point voir sa lettre, & je lui montrai celle que je vais transcrire, & que j'écrivis à Mde. D'....y au fujet d'une réponse que j'avois voulu faire à une autre lettre de Diderot encore plus dure, & qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

Le Jeudi.

" Mde. le Vasseur doit vous écri-"re, ma bonne amie; je l'ai priée " de vous dire fincèrement ce "qu'elle pense. Pour la mettre " bien à son aise, je lui ai dit que " je ne voulois point voir sa lettre, " & je vous prie de ne me rien dire " de ce qu'elle contient.

"Je n'enverrai pas ma lettre, " puisque vous vous y opposez, " mais me sentant très-grièvement " offensé, il y auroit à convenir que " j'ai tort une bassesse & une faus-" seté que je ne saurois me permet-" tre. L'Evangile ordonne bien à

LIVRE IX. 549 " celui qui reçoit un soufflet d'offrir "l'autre joue, mais non pas de "demander pardon. Vous souvenez-" vous de cet homme de la comé-" die, qui crie en donnant des coups " de bâton? Voilà le rôle du phi-

" losophe. " Ne vous flattez pas de l'empê-" cher de venir par le mauvais " temps qu'il fait. Sa colère lui " donnera le temps & les forces que " l'amitié lui refuse, & ce sera la " première fois de sa vie qu'il sera " venu le jour qu'il avoit promis. "Il s'excèdera pour venir me " répéter de bouche les injures qu'il " me dit dans ses lettres; je ne les " endurerai rien moins que patiem-" ment. Il s'en retournera être " malade à Paris, & moi je serai, "selon l'usage, un homme fort " odieux. Que faire? Il faut souffrir. " Mais n'admirez - vous pas la

 Mm_3

" sagesse de cet homme qui vouloit " me venir prendre à St. Denis en " fiacre, y dîner, me ramener en " fiacre, & à qui, huit jours après, " sa fortune ne permet plus d'aller " à l'Hermitage autrement qu'à " pied? Il n'est pas absolument im-" possible, pour parler son langage, » que ce soit là le ton de la bonne " foi; mais en ce cas il faut qu'en " huit jours il soit arrivé d'étran-" ges changemens dans sa fortune. " Je prends part au chagrin que » vous donne la maladie de Mde. " votre mère; mais vous voyez que » votre peine n'approche pas de la " mienne. On fouffre encore moins » à voir malades, les personnes " qu'on aime, qu'injustes & cruelles. " Adieu, ma bonne amie, voici " la dernière fois que je vous par-" lerai de cette malheureuse affaire. " Vous me parlez d'aller à Paris

LIVRE IX. 551, avec un sang-froid, qui me réjoui-

", roit dans un autre temps."

J'écrivis à Diderot ce que j'avois fait au sujet de Mde. le Vasseur sur la proposition de Mde. D'.....y elle-même, & Mde. le Vasseur avant choisi comme on peut bien croire, de rester à l'Hermitage, où elle se portoit très-bien, où elle avoit toujours compagnie, & où elle vivoit très-agréablement; Diderot ne fachant plus de quoi me faire un crime, m'en fit un de cette précaution de ma part, & ne laissa pas de m'en faire un autre, de la continuation du féjour de Mde. le Vasseur à l'Hermitage, quoique cette continuation fût de son choix, & qu'il n'eût tenu & ne tînt toujours qu'à elle de retourner vivre à Paris, avec les mêmes secours de ma part qu'elle avoit auprès de moi.

Voilà l'explication du premier reproche de la lettre de Diderot N°. 33. Celle du second est dans la lettre N°. 34. "Le Lettré (c'étoit un nom de plaisanterie donné par G.... au fils de Mde. D'....y) a dû vous écrire qu'il y avoit fur le rempart vingt pauvres qui mouroient de faim & de froid, i& qui attendoient le liard que vous leur donniez. C'est un échantil lon de notre petit babil & si vous entendiez le reste, il vous amuseroit comme cela. "

Voici ma réponse à ce terrible argument dont Diderot paroissoit si fier.

Je crois avoir répondu au lettré, c'est-à-dire, au fermier général, que je ne plaignois pas les pauvres qu'il avoit apperçus sur le rempart en attendant mon liard; qu'apparemment il les en avoit amplement

Livre IX. 553 dédommagés; que je l'établissis mon substitut: que les pauvres de Paris n'auroient pas à se plaindre de cet échange; que je n'en trou-

verois pas aisément un aussi bon pour ceux de Montmorency qui en avoient beaucoup plus de besoin. Il y a ici un bon vieillard respectable qui, après avoir passé

fa vie à travailler, ne le pouvant plus, meurt de faim fur ses vieux jours. Ma conscience est plus con-

tente des deux fols que je lui donne tous les lundis, que de cent liards

que j'aurois distribués à tous les gueux du rempart. Vous êtes plaisans, vous autres philosophes,

quand vous regardez tous les habitans des villes comme les feuls

lient. C'est à la campagne qu'on

apprend à aimer & servir l'humanité; on n'apprend qu'à la mépri-

fer dans les villes.

Tels étoient les finguliers scrupules sur lesquels un homme d'esprit avoit l'imbécillité de me faire sérieusement un crime de mon éloignement de Paris, & prétendoit me prouver par mon propre exemple, qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale sans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtise de lui répondre, & de me fâcher, au lieu de lui rire au nez pour toute réponse. Cependant les décifions de Mde. D'....y & les clameurs de la cotterie H....e avoient tellement fasciné les esprits en sa faveur, que je passois généralement pour avoir tort dans cette affaire, & que Mde. d'H..... ellemême, grande enthousiaste de Diderot, voulut que j'allasse le voir à Paris, & que je fisse toutes les avances d'un raccommodement,

LIVRE IX. qui, tout sincère & entier qu'il fut de ma part, se trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux sur mon cœur dont elle se servit, fut qu'en ce moment Diderot étoit malheureux. Outre l'orage excité contre l'Encyclopédie, il en essuyoit alors un très-violent au sujet de sa pièce, que, malgré la petite histoire qu'il avoit mise à la tête, on l'accusoit d'avoir prise en entier de Goldoni. Diderot, plus sensible encore aux critiques que Voltaire, en étoit alors accablé. Mde. de Grafigny avoit même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à cette occafion. Je trouvai qu'il y avoit de la justice & de la générosité de prouver publiquement le contraire, & j'allai passer deux jours, non seulement avec lui, mais chez lui. Ce fut, depuis mon établissement à

l'Hermitage, mon second voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre Gauffecourt, qui eut une attaque d'apoplexie dont il n'a jamais été bien remis, & durant laquelle je ne quittai pas son chevet qu'il ne fut hors d'affaire.

Diderot me recut bien. Que l'embrassement d'un ami peut effacer de torts! Quel ressentiment peut après cela rester dans le cœur? Nous eûmes peu d'explications. Il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une chose à faire, savoir de les oublier. Il n'y avoit point eu de procédés souterrains, du moins qui fussent à ma connoissance: ce n'étoit pas comme avec Mde. D'....y. Il me montra le plan du Père de famille. Voilà, lui dis-je, la meilleure défense du Fils naturel. Gardez le silence, travaillez cette pièce avec

LIVRE IX.

soin, & puis jetez-là tout d'un coup au nez de vos ennemis pour toute réponse. Il le fit & s'en trouva bien. Il y avoit près de fix mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la Julie, pour m'en dire fon avis. Il ne les avoit pas encore lues. Nous en lûmes un cahier ensemble. Il trouva tout cela feuillet, ce fut son terme; c'est-àdire, chargé de paroles & redondant. Je l'avois déjà bien senti moi-même: mais c'étoit le bavardage de la fièvre; je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne font pas comme cela. La quatrième surtout, & la sixième sont des chef-d'œuvres de diction.

Le second jour de mon arrivée, il voulut absolument me mener fouper chez M. d'H....k. Nous étions loin de compte; car je voulois même rompre l'accord du ma-

558 LES CONFESSIONS. nuscrit de chymie, dont je m'indignois d'avoir l'obligation à cet homme-là. Diderot l'emporta sur tout. Il me jura que M. d'H....k m'aimoit de tout son cœur, qu'il falloit lui pardonner un ton qu'il prenoit avec tout le monde, & dont ses amis avoient plus à souffrir que personne. Il me représenta que refuser le produit de ce manuscrit, après l'avoir accepté deux ans auparavant, étoit un affront au donateur, qu'il n'avoit pas mérité, & que ce refus pourroit même être mésinterprêté, comme un secret reproche d'avoir attendu si longtemps d'en conclure le marché. Je vois d'H....k tous les jours, ajouta-t-il; je connois mieux que vous l'état de son ame. Si vous

n'aviez pas lieu d'en être content,

croyez-vous votre ami capable de

vous conseiller une bassesse? Bref,

Livre IX. 559 avec ma foiblesse ordinaire je me laissai subjuguer, & nous allâmes souper chez le baron qui me reçut à son ordinaire. Mais sa femme me reçut froidement, & presque malhonnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avois cru sentir dès long-temps auparavant que depuis que G.... fréquentoit la maison d'A..e, on ne m'y voyoit plus d'aussi bon œil.

Tandis que j'étois à Paris, St. L....t y arriva de l'armée. Comme je n'en savois rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la C.....e, & ensuite à l'Hermitage où il vint avec Mde. d'H..... me demander à dîner. On peut juger si je les reçus avec plaisir! Mais j'en pris bien plus encore à voir leur bonne intelligence.

Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étois heureux moimême, & je puis jurer que durant toute ma folle passion, mais surtout en ce moment, quand j'aurois pu lui ôter Mde. d'H..... je ne l'aurois pas voulu faire, & je n'en aurois pas même été tenté. Je la trouvois si aimable, aimant St. L....t, que je m'imaginois à peine qu'elle eut pu l'être autant en m'aimant moi-même, & sans vouloir troubler leur union, tout ce que j'ai le plus véritablement désiré d'elle, dans mon délire, étoit qu'elle se laissat aimer. Enfin de quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvois aussi doux d'être le confident que l'objet de ses amours, & je n'ai jamais un moment regardé fon amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit

Livre IX. 561 pas encore là de l'amour: soit, mais

c'étoit donc plus.

Pour St. L....t, il se conduisit en honnête homme & judicieux: comme j'étois le feul coupable, je fus aussi le seul puni & même avec indulgence. Il me traita durement, mais amicalement, & je vis que i'avois perdu quelque chose dans son estime mais rien dans son amitié. Je m'en consolai, sachant que l'une me seroit bien plus facile à recouvrer que l'autre, & qu'il étoit trop sensé pour confondre une foiblesse involontaire & passagère avec un vice de caractère. S'il y avoit de ma faute dans tout ce qui s'étoit passé, il y en avoit bien peu. Etoitce moi qui avoit recherché sa maîtresse? N'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée? N'étoit-ce pas elle qui m'avoit cherché? Pouvois-je éviter de la recevoir? Que pouvois-

Tome III.

Nn

762 LES Confessions.

je faire? Eux seuls avoient fait le mal, & c'étoit moi qui l'avoit foufsert. A ma place il en eut fait autant que moi, peut-être pis: car enfin quelque fidelle, quelque estimable que fut Mde. d'H..... elle étoit femme; il étoit absent; les occasions étoient fréquentes, les tentations étoient vives, & il lui eut été bien difficile de se défendre toujours avec le même fuccès contre un homme plus entreprenant. C'étoit assurément beaucoup pour elle & pour moi dans une pareille fituation, d'avoir pu poser des limites que nous ne nous soyons jamais permis de passer.

Quoique je me rendisse au fond de mon cœur un témoignage assez honorable, tant d'apparences étoient contre moi, que l'invincible honte qui me domina toujours me donnoit devant lui tout l'air

LIVRE IX.

d'un coupable, & il en abusoit pour m'humilier. Un seul trait peindra cette position réciproque. Je lui lisois après le dîner la lettre que j'avois écrite l'année précédente à Voltaire, & dont lui St. L....t avoit entendu parler. Il s'endormit durant la lecture, & moi jadis si fier, aujourd'hui si sot, je n'osai jamais interrompre ma lecture, & continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités, & telles étoient ses vengeances; mais sa générosité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai Mde. d'H...... fort changée à mon égard. J'en fus furpris comme si je n'avois pas dû m'y attendre; j'en fus touché plus que je n'aurois dû l'être, & cela me sit beaucoup de mal. Il sembloit que tout ce dont

Nn 2

j'attendois ma guérison ne fit qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt brisé qu'arraché.

l'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre, & à ne rien épargner pour changer ma folle passion en une amitié pure & durable. J'avois fait pour cela les plus beaux projets du monde, pour l'exécution desquels j'avois besoin du concours de Mde. d'H...... Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée, je sentis qu'elle avoit cessé de se plaire avec moi, & je vis clairement qu'il s'étoit passé quelque chose qu'elle ne vouloit pas me dire, & que je n'ai jamais fu. Ce changement dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ses lettres; je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit

l'injure de douter un moment.

LIVRE IX. 565

Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devoit si bien connoître. Elle me rendit justice, mais ce ne fut pas sur le champ; je compris que l'examen du paquet, que je lui avois rendu, lui avoit fait sentir son tort : je vis même qu'elle se le reprochoit, & cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brûlées; j'en osai douter à mon tour, & j'avoue que i'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la Julie. Eh Dieu! qu'auroiton donc dit de celles - là? Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves. Mais je ne crains pas non plus qu'elle Nn 3

en ait abusé: je ne l'en crois pas capable, & de plus, j'y avois mis bon ordre. La fotte, mais vive crainte d'être persisse, m'avoit fait commencer cette correspondance sur un ton qui mit mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer, la familiarité que j'y pris dans mon ivresse: mais quel tutoiement! elle n'en devoit surement pas être offensée. Cependant elle s'en plaignit plusieurs fois, mais sans succès: ses plaintes ne faisoient que réveiller mes craintes, & d'ailleurs, je ne pouvois me résoudre à rétrograder. Si ces lettres sont encore en être, & qu'un jour elles soient vues, on connoîtra comment j'ai aimé.

La douleur que me causa le refroidissement de Mde. d'H....., & la certitude de ne l'avoir pas mérité, me firent prendre le sin-

LIVRE IX. gulier parti de m'en plaindre à St. L....t même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce sujet, je me jetai dans les distractions que j'aurois dû chercher plutôt. Il y eut des fêtes à la C....e pour lesquelles je fis de la musique. Le plaisir de me faire honneur auprès de Mde. d'H...... d'un talent qu'elle aimoit, excita ma verve, & un autre objet contribuoit encore à l'animer; savoir, le désir de montrer que l'auteur du Devin du village savoit la musique; car je m'appercevois depuis long-temps que quelqu'un travailloit en secret à rendre cela douteux, du moins quant à la composition. Mon début à Paris, les épreuves où j'y avois été mis à diverses fois, tant chez M. D...n que chez M. de la Poplinière; quantité de musique que j'y avois composée pendant qua-Nn 4

torze ans au milieu des plus célèbres artistes, & sous leurs yeux. Enfin l'opéra des Muses galantes, celui même du Devin, un motet que j'avois fait pour Mlle. Fel, & qu'elle avoit chanté au concert spirituel; tant de conférences que j'avois eues sur ce bel art avec les plus grands maîtres, tout sembloit devoir prévenir ou dissiper un pareil doute. Il existoit, cependant, même à la C.....e, & je voyois que M. D'....y n'en étoit pas exempt. Sans paroître m'appercevoir de cela, je me chargeai de lui composer un motet pour la dédicace de la chapelle de la C.....e, & je le priai de me fournir des paroles de son choix. Il chargea De Linant, le gouverneur de son fils, de les faire. De Linant arrangea des paroles convenables au sujet, & huit jours après qu'elles m'eu-

LIVRE IX. rent été données, le motet fut achevé. Pour cette fois, le dépit fut mon Apollon, & jamais mufique plus étoffée ne sortit de mes mains. Les paroles commencent par ces mots: Ecce sedes hic tonantis. (J'ai appris depuis que ces paroles étoient de Santeuil, & que M. De Linant se les étoit doucement appropriées). La pompe du début répond aux paroles, & toute la suite du motet est d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avois travaillé en grand orchestre. D'....y rassembla les meilleurs symphonistes. Mde. Bruna, chanteuse Italienne, chanta le motet, & fut bien accompagnée. Le motet eut un si grand succès qu'on l'a donné dans la suite au concert spirituel, où, malgré les fourdes cabales & l'indigne exécution, il a eu deux fois les mêmes applaudissemens. Je donnai, pour

la fête de M. D'.....y, l'idée d'une espèce de pièce, moitié drame, moitié pantomime, que Mde. D'.....y composa, & dont je fis encore la musique. G...., en arrivant, entendit parler de mes succès harmoniques. Une heure après on n'en parla plus: mais du moins on ne mit plus en question, que je sache, si je savois la composition.

A peine G.... fut-il à la C.....e, où déjà je ne me plaisois pas trop, qu'il acheva de m'en rendre le séjour insupportable par des airs que je ne vis jamais à personne, & dont je n'avois pas même l'idée. La veille de son arrivée, on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois, contigue à celle de Mde. D'....y; on la prépara pour M. G...., & on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à Mde. D'....y, comment

LIVRE IX. les nouveaux venus déplacent les anciens. Elle parut embarrassée. J'en compris mieux la raison dès le même soir, en apprenant qu'il y avoit entre sa chambre & celle que je quittois une porte masquée de communication, qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec G.... n'étoit ignoré de personne, ni chez elle, ni dans le public, pas même de son mari: cependant, loin d'en convenir avec moi, confident de secrets qui lui importoient beaucoup davantage, & dont elle étoit bien sûre, elle s'en défendit toujours très-fortement. Je compris que cette réserve venoit de G..., qui, dépositaire de tous mes secrets, ne vouloit pas que je le fusse d'aucun des siens.

Quelque prévention que mes anciens sentimens qui n'étoient pas éteints, & le mérite réel de cet

homme-là me donnassent en sa faveur, elle ne put tenir contre les soins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de Tuffière; à peine daigna-t-il me rendre le salut; il ne m'adressa pas une seule fois la parole, & me corrigea bientôt de la lui adresser, en ne me répondant point du tout. Il passoit partout le premier, prenoit partout la première place, fans jamais faire aucune attention à moi. Passe pour cela, s'il n'y eut pas mis une affectation choquante: mais on en jugera par un seul trait pris entre mille. Un soir Mde. D'....y fe trouvant un peu incommodée, dit qu'on lui portât un morceau dans fa chambre, & elle monta pour souper au coin de son feu. Elle me proposa de monter avec elle; je le fis. G.... vint ensuite. La petite table étoit déjà mise, il n'y

LIVRE IX. avoit que deux couverts. On sert: Mde. D'....y prend sa place à l'un des coins du feu. M. G.... prend un fauteuil, s'établit à l'autre coin, tire la petite table entr'eux deux, déplie sa serviette, & se met en devoir de manger sans me dire un seul mot. Mde. D'....y rougit, & pour l'engager à réparer sa grossièreté, m'offre sa propre place. Il ne dit rien, ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu, je pris le parti de me promener par la chambre, en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laissa souper au bout de la table, loin du feu, sans me faire la moindre honnêteté, à moi incommodé, son aîné, son ancien dans la maison, qui l'y avois introduit, & à qui même comme favori de la Dame, il eut dû faire les honneurs. Toutes ses manières avec moi répondoient fort bien à

cet échantillon. Il ne me traitoit pas précisément comme son inférieur; il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là le G...., qui chez le P..... de S... G.... se tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond silence, & cette morgue infultante avec la tendre amitié qu'il se vantoit d'avoir pour moi, près de tous ceux qu'il savoit en avoir eux-mêmes. Il est vrai qu'il ne la témoignoit guères que pour me plaindre de ma fortune, dont je ne me plaignois point, pour compatir à mon trifte sort, dont j'étois content, & pour se lamenter de me voir me refuser durement aux soins bienfaisans qu'il disoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faisoit admirer sa tendre générofité, blâmer mon ingrate misantropie, & qu'il accoutumoit

LIVRE IX.

insensiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui, & un malheureux tel que moi, que des liaisons de bienfaits d'une part & d'obligations de l'autre, sans y supposer, même dans les possibles, une amitié d'égal à égal. Pour moi j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent, il ne m'en prêta jamais; je l'avois gardé dans sa maladie, à peine me venoit-il voir dans les miennes; je lui avois donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun des fiens; je l'avois prôné de tout mon pouvoir: & lui s'il m'a prôné c'est moins publiquement, & c'est d'une autre manière. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun service d'aucune espèce. Comment étoit-il donc mon Mécène? Comment étoit - je son

576 LES CONFESSIONS. protégé? Cela me passoit, & me passe encore.

Il est vrai que du plus au moins. il étoit arrogant avec tout le monde, mais avec personne aussi brutalement qu'avec moi. Je me souviens qu'une fois St. L....t faillit à lui jeter son assiète à la tête sur une espèce de démenti qu'il lui donna en pleine table, en lui disant grofsièrement: cela n'est pas vrai. A son ton naturellement tranchant, il ajouta la suffisance d'un parvenu, & devint même ridicule à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit féduit au point de se donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins sensés d'entr'eux. Il n'appeloit jamais son laquais que par Eh! comme si, sur le nombre de ses gens, Monseigneur n'eut pas su lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des commissions Commissions il lui jetoit l'argent par terre au lieu de le lui donner dans la main. Ensin oubliant tout-à-sait qu'il étoit homme, il le traitoit avec un mépris si choquant, avec un dédain si dur en toute chose, que ce pauvre garçon, qui étoit un sort bon sujet, que Mde. D'.....y lui avoit donné, quitta son service sans autre grief que l'impossibilité d'endurer de pareils traitemens: c'étoit le la Fleur de ce nouveau Glorieux.

Tout cela n'étoit que des ridicules, mais bien antipathiques à mon caractère. Ils achevèrent de me rendre suspect le sien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon, put conserver un cœur bien placé. Il ne se piquoit de rien tant que de sensibilité d'ame & d'énergie de sentiment. Comment cela s'accordoit-il

Tome III.

 $\mathbf{Q}_{\mathbf{Q}}$

Livre IX. 579

d'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la règle de sa conduite, & je n'en eus que trop dans la fuite la preuve à mes dépens. C'est la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappelai les fréquens avis qu'on m'avoit donnés, il y avoit plusieurs années, que cet homme étoit faux, qu'il jouoit le sentiment, & furtout qu'il ne m'aimoit pas. Je me souvins de plusieurs petites anecdotes que m'avoient là-dessus racontées M. de F......1 & Mde. de C.....x, qui ne l'estimoient ni l'un ni l'autre, & qui devoient le connoître, puisque Mde. de C.....x étoit fille de Mde. de R.....t, intime amie du feu comte de F....e, & que M. de

vicomte de P.....c, avoit beaucoup

578 Les Confessions.

avec des défauts qui sont propres aux petites ames? Comment les vifs & continuels élans que fait hors · de lui-même un cœur sensible, peuvent-ils le laisser s'occuper sans cesse de tant de petits soins pour sa petite personne? Eh mon Dieu! celui qui sent embraser son cœur de ce feu céleste, cherche à l'exhaler, & veut montrer le dedans. Il voudroit mettre son cœur sur son vifage; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le sommaire de sa morale, que Mde. D'....y m'avoit dit, & qu'elle avoit adopté. Ce sommaire consistoit en un seul article; savoir que l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout les penchans de son cœur. Cette morale quand je l'appris, me donna terriblement à penser, quoique je ne la prisse alors que pour un jeu

780 LES CONFESSIONS. vécu au palais royal, précisément quand G.... commençoit à s'y introduire. Tout Paris fut instruit de son désespoir après la mort du comte de F...e. Il s'agissoit de soutenir la réputation qu'il s'étoit donnée après les rigueurs de Mlle. Fel, & dont j'aurois vu la forfanterie mieux que personne, si j'eusse alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries, où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins il alloit dans le jardin pleurer à son aise, tenant sur ses yeux son mouchoir baigné de larmes, tant qu'il étoit en vue de l'hôtel; mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne songeoit pas, le virent mettre à l'instant le mouchoir dans sa poche & tirer un livre. Cette observation qu'on répéta fut bientôt publique

dans tout Paris, & presque aussitôt oubliée. Je l'avois oubliée moimême, un fait qui me régardoit servit à me la rappeler. J'étois à l'extrémité dans mon lit, rue de Grenelle: il étoit à la campagne, il vint un matin me voir tout essoufflé, disant qu'il venoit d'arriver à l'instant même; je sus un moment après qu'il étoit arrivé de la veille, & qu'on l'ayoit vu au spectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette espèce; mais une observation que je sus surpris de faire si tard, me frappa plus que tout cela. J'avois donné à G.... tous mes amis sans exception; ils étoient tous devenus les siens. Je pouvois si peu me séparer de lui, que j'aurois à peine voulu me conserver l'entrée d'une maison où il ne l'auroit pas euc. Il n'y eut que Mde. de Créqui qui

refusa de l'admettre, & qu'aussi je cessai presque de voir depuis ce temps-là. G..., de son côté, se fit d'autres amis, tant de son estoc que de celui du comte de F...e. De tous ces amis-là, jamais un seul n'est devenu le mien: jamais il ne m'a dit un mot pour m'engager de faire au moins leur connoissance, & de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un seul ne m'a marqué la moindre bienveillance, pas même le comte de F....e, chez lequel il demeuroit, & avec lequel il m'eut par conséquent été très-agréable de former quelque liaison, ni le comte de S.....g fon parent, avec lequel G.... étoit encore plus familier.

Voici plus; mes propres amis dont je fis les fiens, & qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoissance, changèLivre IX. 583
rent sensiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des siens, je lui ai donné tous les miens, & il a fini par me les tous ôter. Si ce sont-là des effets de l'amitié, quels seront donc ceux de la haine?

Diderot même, au commencement, m'avertit plusieurs sois que G..., à qui je donnois tant de confiance, n'étoit pas mon ami. Dans la suite il changea de langage, quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La manière dont j'avois disposé de mes enfans n'avoit besoin du concours de personne. J'en instruisis cependant mes amis, uniquement pour les en instruire, pour ne pas paroître à leurs yeux meilleur que je n'étois. Ces amis étoient au nombre de trois: Diderot, G..., Mde. D'....y. Duclos, le plus digne de

ma confidence, fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la sut cependant; par qui? Je l'ignore. Il n'est guères probable que cette infidélité soit venue de Mde. D'....y, qui savoit qu'en l'imitant, si j'en eusse été capable, j'avois de quoi m'en venger cruellement. Restent G.... & Diderot, alors si unis en tant de choses, surtout contre moi, qu'il est plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parierois que Duclos, à qui je n'ai pas dit mon secret, & qui, par conséquent, en étoit le maître, est le seul qui me Pait garde. novični činimo vom pie

G.... & Diderot, dans leur projet de m'ôter les gouverneuses, avoient fait effort pour le faire entrer dans leurs vues : il s'y refusa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la suite que j'appris de lui tout ce qui s'étoit passé entr'eux à cet égard; mais j'en appris dès-lors assez par Thérèse pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque dessein secret, & qu'on vouloit disposer de

LIVRE IX.

moi, finon contre mon gré, du moins à mon insçu, ou bien qu'on vouloit faire servir ces deux personnes d'instrument à quelque des-

sein caché. Tout cela n'étoit assurément pas de la droiture. L'op-

position de Duclos le prouve sans replique. Croira qui voudra que

c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit aussi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs & fréquens entretiens avec Mde. le Vasseur depuis plusieurs années, avoient changé sensiblement cette semme à mon égard, & ce changement ne m'étoit assurément pas favorable. De quoi traitoient-ils donc dans ces singuliers tête-à-têtes? Pourquoi ce prosond

mystère? La conversation de cette vieille semme étoit-elle donc assez agréable pour la prendre ainsi en bonne sortune, & assez importante pour en faire un si grand secret? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duroient, ils m'avoient paru risibles: en y repensant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eut été jusqu'à l'inquiétude, si j'avois su dès-lors ce que cette semme me préparoit.

Malgré le prétendu zèle pour moi dont G... se targuoit audehors, & difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même, il ne me revenoit rien de lui d'aucun côté qui fut à mon avantage, & la commisération qu'il feignoit d'avoir pour moi, tendoit bien moins à me servir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même, autant qu'il étoit en lui, la ressource du métier

LIVRE IX.

que je m'étois choisi, en me décriant comme un mauvais copiste, & je conviens qu'il disoit en cela la vérité; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaisanterie, en se servant d'un autre copiste, & en ne me laissant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ôter. On eut dit que son projet étoit de me faire dépendre de lui & de son crédit pour ma subsistance, & d'en tarir la source jusqu'à ce que j'en susse réduit-là.

Tout cela résumé; ma raison sit taire mon ancienne prévention qui parloit encore. Je jugeai son caractère au moins très-suspect, & quant à son amitié, je la décidai fausse. Puis, résolu de ne le plus voir, j'en avertis Mde. D'.....y, appuyant ma résolution de plusieurs faits sans replique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette

résolution sans savoir trop que dire aux raisons sur lesquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui; mais le lendemain, au lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très-adroite, qu'ils avoient minutée ensemble, & par laquelle, sans entrer dans aucun détail des faits, elle le justifioit par son caractère concentré, & me faisant un crime de l'avoir soupçonné de perfidie envers. son ami, m'exhortoit à me raccommoder avec lui. Cette lettrem'ébranla. Dans une conversation que nous eûmes ensuite, & où je la trouvai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois, j'achevai de me laisser vaincre, je vins à croire que je pouvois avoir mal jugé; qu'en ce cas, j'avois réellement envers un ami des torts graves que je devois réparer. Bref, comme

LIVRE IX.

J'avois déjà fait plusieurs fois avec Diderot, avec le baron d'H....k, moitié gré, moitié foiblesse, je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger, j'allai chez M. G.... comme un autre George Dandin, lui faire excuses des offenses qu'il m'avoit faites; toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur & de bons procédés; au lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impossibilité de trouver sur quoi la fonder, & le sentiment de leur propre injustice n'est qu'un grief de plus contre celui qui en est l'objet. J'ai, sans fortir de ma propre histoire, une preuve bien forte de cette maxime dans G.... & dans T...., devenus